Ami du Clergé du 6 mars 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le surnaturel et les miracles. — III. Le miracle est possible, 129. — IV. Les miracles de la Bible, 131. — V. Les miracles de Jésus, 133.
Petit Carême. — I. La pensée de l'éternité, 135. — II. La fidélité à la prière quotidienne, 136.
Pour la fête de S. Joseph. — Le Patron de la bonne mort, 138.
Cinq minutes d'Evangile. — XVIII. *3e Dim. de Carême :* L'emprise du démon, 140.
Aux Enfants de Marie. — XXXIX. La vraie contrition, 141.
La prédication des choses qui nous entourent. — 18. Les semailles, 142. — 19. Le feu, 143.

LE SURNATUREL ET LES MIRACLES

III

LE MIRACLE EST POSSIBLE

Mes frères,

Systématiquement, je vous l'ai dit, les libres-penseurs, si nombreux à notre époque, nient l'existence et la possibilité même du miracle. C'est là, à les entendre, une question depuis longtemps périmée et qui ne se pose plus. Elle est résolue décidément, et résolue par la négative !... Il a fallu arriver à notre époque pour trouver des hommes absolument rebelles à cette croyance séculaire. Au fond, ils sont logiques avec eux-mêmes. Déistes, ils relèguent Dieu dans un lointain tel qu'ils le mettent en dehors de sa Création, et lui enlèvent tout empire sur elle. Positivistes, parce qu'ils ne le voient pas, ils le considèrent comme inexistant. Athées, ils professent brutalement qu'il n'existe pas, et que, par conséquent, il ne peut être question qu'il fasse des miracles.

Inutile de dire que les esprits qui embrassent ces doctrines négatives sont des esprits qui obéissent plutôt à des préjugés et à des impressions qu'à la raison raisonnante. Ils expliquent l'inexplicable à leur manière, et nous savons par quels procédés puérils et souvent ridicules. Ils épiloguent et rejettent platement ce qui ne rentre pas, ce qu'ils ne peuvent pas faire rentrer dans le jeu des lois ordinaires. Ils sont de la race de ces orgueilleux obstinés que flétrissait Pascal, lorsqu'il écrivait : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. »

Quoi qu'il en soit, ces messieurs veulent qu'il n'y ait jamais eu de miracle, et affirment qu'il n'y en aura jamais. Il suffit : vous ressusciteriez un mort qu'ils n'en persisteraient pas moins dans leur idée !

Apportent-ils au moins, à l'appui de leur négation hautaine et qu'ils souhaiteraient sans appel, des arguments décisifs ? Nullement, et nous le constaterons quand le moment sera venu de les discuter. Mais si ces arguments ne sont pas décisifs, et si même ils cachent, dans leur contexture plus ou moins compliquée, une rare faiblesse, ils sont en revanche très spécieux.

Là est la raison de mon effort présent. Je veux vous montrer qu'ils se trompent et qu'ils trompent le peuple qui les écoute et les croit, — car 1° le miracle est possible ; et 2° les difficultés qu'ils opposent à cette vérité n'ont aucune valeur.

Le développement de ces deux idées suffira à mon dessein et éclairera vos convictions chrétiennes.

I

Le miracle, défini dans les termes que nous avons dits, est-il possible, ou n'est-ce qu'une chimère née de l'imagination surexcitée ?

A la première partie de cette question, les incrédules disent *non ;* nous disons *oui.*

Nous disons que le miracle est possible, parce que tous les peuples de tous les temps l'ont regardé comme tel. Tous les peuples de tous les temps, en effet, ont prié. Or, la prière suppose que l'on croit que, par elle, on obtiendra ce qu'on désire, et que le Maître suprême des choses et de la vie peut accorder ce qu'on lui demande, en bouleversant, s'il le faut, le cours ordinaire des événements. L'on croit, par conséquent, que Dieu peut faire des miracles. Or, cette croyance universelle et constante est déjà un indice qui n'est pas négligeable, car comment comprendre que toute l'humanité ait cru possible une chose impossible ?

Il n'y a pas que la prière, d'ailleurs, pour prouver que les hommes ont toujours cru à la *possibilité* du miracle ; l'histoire atteste qu'ils ont cru à sa *réalité.* C'est au point qu'il n'est pas de peuple qui ne se glorifie d'en avoir été le témoin et le bénéficiaire, soit dans la personne de ses héros, soit dans les phases variées de son existence.

Les Juifs vivent dans le surnaturel, si j'ose dire, comme dans leur élément naturel : leur livre, la Bible, n'est que le récit des interventions éclatantes de Dieu en faveur de la nation qu'il s'est choisie.

Toutes les religions orientales, celle de Babylone comme celle de l'Egypte, attribuent aux divinités qu'elles adorent des manifestations surnaturelles de leur puissance.

Le paganisme grec et romain est également riche en faits du même genre. Par exemple « Neptune, dans Homère, pour remplir les esprits de l'idée de sa grandeur, n'a pas besoin de déployer tout l'appareil matériel de sa puissance. S'il veut inspirer aux deux Ajax une vigueur nouvelle, il lui suffit d'un geste : il les touche d'un bâton, et les héros se sentent pénétrés de son influence. Jupiter ranime Hector renversé par le choc d'une pierre énorme ; il ne se transporte même pas auprès de lui : à peine son intention est-elle annoncée que l'effet est déjà produit ; il précède l'arrivée d'Apollon chargé des ordres du dieu suprême. L'espace n'est pas seulement franchi avec une vitesse surnaturelle ; il est supprimé [1]. »

Combien d'autres exemples pourrais-je citer ! Vous les trouverez dans les auteurs latins les plus célèbres, dans Virgile, dans Cicéron, dans Tite-Live, dans Quinte-Curce, dans Valère-Maxime, où ils foisonnent.

Admettons, si vous voulez, — et il faut l'admettre, — que ces miracles du paganisme ne sont que des légendes et des contes inventés à plaisir ; ils n'en démontrent pas moins que les peuples de haute culture ont regardé le miracle comme un événement réalisable et l'ont cru assez fréquemment réalisé.

Depuis l'ère chrétienne, l'Evangile nous montre Jésus accomplissant des prodiges à chaque pas qu'il fait sur cette terre, où son passage sera si rapide ; l'Eglise primitive croit à ces miracles et aux miracles des Apôtres ; l'Eglise de tous les temps a honoré des thaumaturges dans les saints qu'elle a élevés sur les autels ; les multitudes qui se réclament du christianisme, — des millions d'âmes, — croient aux miracles.

Les sauvages eux-mêmes croient que leurs idoles sont capables d'en accomplir.

[1] Jules Giraud, *Le Sentiment religieux en Grèce.*

Que conclure ? — Que, dès lors que l'universalité des peuples a cru aux miracles, à leur vérité, à leur réalisation, à plus forte raison ont-ils cru qu'ils étaient possibles, et que cette unanimité est déjà un commencement de preuve en faveur de notre thèse ; car, je le répète, comment comprendre que toute l'humanité ait cru possible une chose impossible ?

C'est là une première raison, en voici une autre.

Nous disons que le miracle est possible, parce que y croire est naturel, et que cette croyance procède d'un instinct prédéterminant et irrésistible. — Une mère veille au chevet de son enfant qui se meurt. Pas de secours, plus d'espoir ! Dans son indicible angoisse, elle demandera un miracle : « Seigneur, entendez-moi ; je vous en supplie, sauvez mon enfant ! » — Un homme veille au chevet de sa femme moribonde. Ces deux êtres s'aimaient du vrai amour qui ne conçoit pas la séparation. Croyant, son premier mouvement est de se tourner vers Dieu ; incroyant, traqué par le malheur, lui qui hier niait et blasphémait, sent une certaine foi naître ou se réveiller dans son cœur avec ses larmes, et il se surprend à prier la Puissance, pour lui obscure, qui peut arracher au tombeau ce qu'il aime plus que la vie !

Voilà ce que nous force à croire l'instinct humain. Or, un instinct ne trompe pas. Si mon instinct me dit qu'il faut que je mange pour vivre, c'est qu'il y a quelque part une nourriture. Si le cerf soupire après la fontaine, c'est qu'il y a une fontaine quelque part où il pourra étancher sa soif. Un instinct suppose toujours sinon une réalité immédiatement présente, du moins la possibilité de la découvrir.

Nous disons encore que le miracle est possible, parce qu'il est hors de doute qu'il y a un Dieu. L'existence, la structure, l'ordre de l'univers, l'esprit de l'homme, la vie, tout le prouve. Or, s'il y a un Dieu, c'est-à-dire un être tout-puissant, souverainement sage et infiniment bon, comment lui refuser la liberté et le pouvoir de faire ce qu'il veut ? Il a établi des lois ; le monde se meut suivant ces lois constantes, et du brin d'herbe à l'homme, tous les êtres évoluent selon leur nature. C'est entendu. Mais comment prétendre que l'Auteur de ces lois s'est enchaîné lui-même pour l'éternité et qu'il s'est interdit à jamais d'apporter le moindre changement à la marche de son œuvre ? Considération décisive : Dieu est puissant et libre, et il peut ce qu'il veut. Ne pas croire en Dieu est absurde, et si l'on croit en Dieu, nier cela est d'un illogisme extravagant. Quoi ? Dieu est le créateur du monde, et il n'aurait plus aucun pouvoir sur cette argile qu'il a pétrie ? Quoi ? Dieu, qui est aussi bon qu'il est puissant, s'il voulait nous secourir, serait enchaîné par le destin ? Quoi ? Dieu, législateur suprême, a posé des lois, et il lui serait défendu de les modifier ou de les enfreindre ? Quoi ? L'homme peut agir sur les lois de la nature, un savant les paralyse, un médecin influe sur les maladies et en triomphe, et Dieu qui a tout sous sa dépendance, lui seul ne pourrait asservir les lois du monde à sa volonté ? Il ne pourrait dénouer le nœud des choses, *nexus rerum*, alors qu'il l'a noué ?

Jamais un homme sensé n'admettra cela ! Comme notre âme informe meut et conduit notre corps, ainsi Dieu, Cause première et premier Moteur, règle et conduit la marche de la nature. Il est inadmissible qu'ayant institué l'ordre des choses, il ait lié et épuisé sa puissance et qu'il ne puisse plus en changer le cours.

Voilà ce que la raison nous dit, ce qu'elle nous crie. Quand on a entendu cette voix de l'histoire et ce cri de l'instinct et du bon sens, on ne peut douter : Dieu peut intervenir dans le cours naturel des choses ; Dieu peut opérer une suspension des lois ordinaires qui trouvent leur application dans l'univers ; Dieu peut produire des phénomènes sensibles qui n'ont pas leur cause dans les forces immanentes du monde ; Dieu peut dérober au principe de continuité et à la connexion des phénomènes ; Dieu peut intervenir spécialement dans le monde, en dehors de l'ordre habituel où se manifeste l'activité de toute la nature créée ; Dieu peut faire des miracles.

La possibilité du miracle n'est donc pas niable.

II

On nous dit : « De ce que l'humanité de tous les pays et de tous les temps a cru aux miracles, cela ne prouve pas que les miracles soient possibles, ni surtout qu'il y en ait jamais eu de réels. On comprend que les Primitifs, qui ne savaient rien, aient pu songer à des puissances surnaturelles extérieures au monde. On comprend que les Juifs et les disciples du Christ, à une époque où la Science n'avait pas encore apporté sa révélation au monde, aient pu, eux aussi, voir dans certains faits des interventions divines. On comprend même qu'il se rencontre de nos jours nombre de gens arriérés qui pensent de même. Mais de leur foi, que pouvons-nous conclure ? »

Je conclus, — ce que je viens d'indiquer, — que cette facilité stupéfiante à admettre le miracle dans la grande majorité du genre humain prouve que l'idée du surnaturel répond, avant toute réflexion, aux dispositions natives de l'entendement humain. Cette croyance est donc instinctive. Or, un mouvement instinctif de l'âme, qui se constate partout et toujours, a une portée singulière. Ce qu'il a d'impulsif montre qu'il a sa source dans la nature, et il est reconnu que la nature dans ses réclamations est infaillible. Seul et en dehors des faits, cet instinct prouve donc que non seulement le miracle est possible, mais même qu'il existe dans l'ordre des réalités.

Les miracles racontés par les écrivains de l'antiquité classique ne sont rien de plus, sans doute, que des légendes populaires ou des inventions de poètes. Il est difficile d'admettre qu'il y ait eu de vrais miracles dans le paganisme, bien que, en somme, Dieu pouvant intervenir partout où il veut, il soit peut-être imprudent de tout nier. Mais ce fait historique que ces peuples d'une pensée à la fois si alerte et parfois si profonde, d'une civilisation si éveillée, ont vu ou cru voir des miracles et les ont racontés, prouve pour le moins qu'ils avaient comme tout le monde le sentiment de leur évidente possibilité.

Que dis-je ? Le fait de cette croyance générale du genre humain au miracle prouve qu'il y a eu réellement des miracles, par cette raison que les hommes ne voient pas ce qui n'est pas, n'ont pas l'idée de choses qu'ils n'ont jamais éprouvées ni constatées, et qu'il est inconcevable, par conséquent, qu'ils aient eu l'idée du surnaturel s'ils ne l'avaient au moins quelquefois remarqué et authentiqué.

C'est le cas des miracles de la Bible et de l'Evangile. Nous verrons dans nos prochains entretiens que ceux-là ne sont ni des inventions de poètes, ni des légendes populaires, mais des faits réels, vus et attestés par des témoins dignes de foi. Là nous ne serons plus sur le terrain des raisonnements et des conjectures, mais sur le terrain solide des faits et de l'histoire.

On nous objecte encore, avec un accent de pitié, que non seulement les miracles choquent la raison, mais que dans certains cas l'absurdité en est patente. Une résurrection, par exemple, paraît aux incrédules défier et outrager le bon sens. « L'Etre qui n'est plus, disent-ils, ne peut être de nouveau. Rentré dans le néant, comment pourrait-il en sortir, et quelle puissance l'en pourrait retirer ? »

Raisonnement d'une faiblesse déconcertante ! Il suppose d'abord que l'homme qui meurt, meurt tout entier. Or cela, les incrédules peuvent l'affirmer, mais qu'en savent-ils ? Ils voient comme nous que nous sommes composés de deux éléments, le corps et l'âme. Ils voient comme nous que le corps se dissout et retourne aux éléments d'où il fut tiré ; mais l'âme, qui leur dit et leur prouve qu'elle ne survit pas à la ruine de son compagnon ? Ils ne peuvent faire là-dessus que des suppositions, et vous savez bien que l'on n'arrive pas à la certitude en basant un raisonnement sur une hypothèse !

Ils demandent au surplus : « Qui, quelle puissance peut rendre la vie à un être qui l'a perdue ? » La réponse est facile : Celui-là qui la lui a donnée une première fois.

Chaque jour, ils voient comme nous des créatures nouvelles arriver à l'existence. C'est une petite fille, qui deviendra une femme ; c'est un petit garçon, qui deviendra un homme ! Il y a quelques mois, personne, pas même leur père et leur mère, ne soupçonnait qu'ils apparaîtraient à la lumière. Or, les voici, bien vivants ! Qui donc leur a donné le souffle de vie ? Ce ne peut être que l'Auteur de la vie, c'est-à-dire Dieu. Et Dieu qui a pu donner la vie à un être qui ne l'avait pas, ne pourrait pas la rendre à un être qui l'a perdue ? Dieu est l'Auteur et le Maître de la vie : il peut la donner, il peut la retirer, il peut la rendre. Pour lui, ces actes, en fait prodigieux, ne sont pas plus difficiles les uns que les autres.

Il n'est pas nécessaire, au surplus, d'aller ou de chercher si loin : Dieu est par définition le Tout-Puissant. Rien n'étant impossible à la toute-puissance, le miracle, serait-ce la résurrection d'un mort, reste de sa part un acte possible et, dans la réalité, possible aussi le fait du miracle.

Nous reprendrons cette question des objections contre le surnaturel, à la fin de nos entretiens. Ces principes sommaires nous suffisent pour le moment, leur solidité étant à toute épreuve.

* *

Nous savons maintenant, m. f., ce qu'est le miracle et que le miracle est possible. Certes, cette découverte ne prouve pas qu'il y ait eu des miracles ou qu'il en soit fait à l'heure actuelle. Cependant, ce n'en est pas moins un grand point d'acquit. A ceux qui viendront nous ressasser la phrase tant de fois répétée par les libres-penseurs d'hier et d'aujourd'hui : « Il n'y a jamais eu de miracles, parce que le miracle est impossible, » nous pourrons répondre : — Vous vous trompez, le miracle est possible, parce que l'humanité a toujours cru aux interventions de la divinité dans les lois du monde. Il est possible, parce que les hommes ont toujours prié, et que le simple fait de prier, c'est-à-dire de demander à Dieu qu'il intervienne dans nos affaires, prouve qu'il y a au fond de nos cœurs d'hommes la conviction que ce que vous déclarez impossible est possible. Il est possible parce que l'instinct humain est le cri de la nature et ne peut nous tromper. Il est possible enfin parce que Dieu est tout-puissant et libre, et que, alors que l'homme peut agir sur le monde, il est absurde de penser que Dieu, qui a créé le monde et en connaît toutes les lois et tous les secrets, seul, ne le peut pas !

Et nous-mêmes, m. f., quand nous entendrons dire : « Il s'est produit un miracle à Lourdes ou ailleurs, » nous ne nous étonnerons pas. Nous ne dirons sans doute pas tout de suite : « Le fait est exact, » mais nous n'en rejetterons pas, comme d'autres, la possibilité avant tout examen.

Mais il ne faut pas nous arrêter à moitié route. De la possibilité, il nous faut passer à la réalité. Question de première importance, car, comme nous l'avons vu, toute la religion repose sur la base du surnaturel, et s'il n'y a jamais eu de miracle, elle repose dans le vide.

Nous verrons, m. f., dans notre prochain entretien, qu'il y a eu des miracles authentiques, sceaux divins de la vérité.

IV

LES MIRACLES DE LA BIBLE

Mes frères,

Il existe un livre que l'humanité a appelé le *Livre*, comme s'il était le seul au monde, parmi les millions d'ouvrages qui remplissent les bibliothèques, qui méritât pleinement ce nom. Il est le plus ancien des livres connus, et en même temps le plus vénérable par l'âge, le plus divin par les faits qu'il raconte et les pensées qu'il exprime. Ce livre en lui-même est un miracle, car il ne ressemble à aucun autre et il les dépasse tous ; mais ce n'est pas sur ce point que je veux attirer votre attention. Le point que je vous signale, c'est que ce livre qui est le plus ancien, le plus beau, le plus fécond des livres, est en même temps celui qui nous rapporte le plus de miracles. Le surnaturel s'y manifeste à chaque page. Il parle, il agit, cause indiscutable de prodiges de toute sorte, et toujours présent.

Ces prodiges sont-ils authentiques ? Est-il exact que Dieu est ainsi intervenu dans la vie de ce peuple hébreu, qu'il s'était choisi entre tous les peuples ? En un mot, faut-il croire aux miracles rapportés par la Bible ? — Nous devons y croire, parce que la Bible est un livre inspiré, c'est-à-dire écrit sous l'empire d'une action surnaturelle de l'Esprit-Saint qui éclaire et dirige l'écrivain : inspiration évidente, si vous considérez la surhumaine richesse de son contenu. Nous devons y croire, parce qu'il est impossible de l'expliquer, sans recourir à l'intervention de la puissance divine. Ceux qui affectent de n'y voir que des contes et des symboles sont dans l'erreur : je vais vous le prouver par des exemples. Je vous rapporterai quelques-uns des miracles consignés dans le Livre, et nous dirons ensuite quelques mots sur les prophètes et les prophéties, autre manifestation et la plus éclatante peut-être, de la réalité du surnaturel.

I

Je ne veux prendre, car il faut bien se borner, comme exemple des miracles réels dont nous trouvons le récit dans la Bible, que ceux dont nous parle l'Exode, c'est-à-dire le second livre du grand Livre inspiré.

D'abord le passage de la Mer Rouge. Vous vous rappelez l'histoire. Les fils de Jacob, cantonnés par les Egyptiens, leurs oppresseurs, dans la terre de Gessen, sont soulevés par Moïse, et emmenés par lui vers la terre de Chanaan. C'est l'exode de tout un peuple, hommes, femmes, enfants, troupeaux. On part, et bientôt on se trouve en face de la mer. L'armée de Pharaon a été alertée, elle accourt, et devant les fugitifs voici l'eau, infranchissable obstacle. Le peuple tremble de peur et murmure. Moïse dit : « Ne craignez rien. » Il lève sa verge, étend la main comme pour fendre les flots, et les flots séparés, s'élevant en murailles, laissent entre ces murs dressés un chemin libre. Les Hébreux s'y engagent, passent. Les Egyptiens arrivent à la poursuite ; chevaux, chars et cavaliers entrent à leur tour, mais les flots retombent au geste du Prophète, et l'armée est tout entière ensevelie, noyée ! Pour un miracle, voilà évidemment un miracle.

— Oui, pour un miracle, c'est un miracle évidemment, disent les incrédules. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi. Les Hébreux ont tout simplement trouvé un gué, vers Suez.

— La réponse est facile. Ce gué, vous l'inventez ; ce n'est qu'une hypothèse pour vous tirer d'affaire. Puis, vous parlez avec une telle assurance qu'on dirait que vous y étiez ! Or, vous n'y étiez pas ! Vous n'avez pas le droit d'être à ce point catégorique. Celui qui y était, c'est Moïse. Son récit admirable, qu'il a confirmé par un cantique d'un lyrisme sublime, a tous les caractères de la vérité. Entre Moïse et vous, mon choix est fait : c'est à lui que je donne ma confiance.

Une fois la Mer Rouge passée, à partir de la rive du désert où les Hébreux s'enfonçaient, il est écrit que « l'Eternel marchait devant eux, le jour dans une colonne de nuée, pour les guider dans leur chemin, la nuit dans une colonne de feu, pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit. La colonne de nuée ne se retirait pas de devant le peuple pendant le jour, et la colonne de feu pendant la nuit. »

— Aucun miracle ici, nous disent les incrédules : la nuée pendant le jour, c'était la poussière que soulevait sur ses pas cette multitude en marche, le piétinement dans les sables de milliers d'hommes. La colonne de feu : tout simplement le fanal porté en tête de l'immense cortège.

— Eh bien ! non. Cette explication est trop simple, lorsqu'il s'agit d'une aventure où tout est prodige. Un nuage de poussière n'est pas une colonne de nuée ; un falot n'est pas une colonne de feu. Un nuage de poussière vous aveugle et ne vous dirige pas ; un falot, si brillant soit-il, ne suffira jamais à guider une foule immense dans les plaines houleuses du désert. Un nuage de poussière, soumis aux caprices du vent, ne peut, si vous le suivez, que vous faire perdre votre orientation et vous égarer ; et un falot que tous ne voient pas ne peut empêcher, dans les ténèbres de la nuit, la foule qui le suit sans le voir de se disperser dans l'immensité, sans point de repère et sans chemin !... Il faut admettre le miracle, ou se résigner à n'y rien comprendre !

Vous lisez, au chapitre XVII^e du même Livre, qu'alors que, sortis d'Egypte, les Hébreux traversaient le désert, le peuple mourant de faim se prit à murmurer amèrement contre son Libérateur. Moïse s'adressa à Dieu, et « le soir, il survint des cailles qui couvrirent le camp, et au matin il y eut une couche de rosée autour du camp, comme des grains de gelée blanche semés sur la terre. » C'était la *manne*. Elle tomba du ciel régulièrement tous les jours, en quantité double la veille du sabbat, jour de repos. Et cela dura quarante ans !

— Rien d'extraordinaire là-dedans, disent les incrédules. Les cailles émigraient simplement, comme tous les ans, vers le midi, et la manne n'était rien de plus que les gouttes résineuses qui tombent des tamaris.

— Bien que cette explication ait été proposée par de graves savants, elle est inadmissible et quelque peu ridicule ! Que les cailles dont nous parle la Bible soient arrivées dans le désert juste à point pour rassasier un peuple et répondre à la prière de Moïse, cela dépasse, vous l'avouerez, la puissance du hasard ! Quant à la manne, la gomme des tamaris n'en a pas les propriétés nutritives : ne contenant pas de principes azotés, elle ne peut constituer un aliment complet et suffisant. En outre, toute la manne naturelle de la presqu'île sinaïtique, incapable de nourrir un homme seul pendant six mois, n'aurait pu nourrir un peuple entier pendant presque un demi-siècle ! Pour tout homme de bonne foi, toute explication naturelle doit être écartée ; il y a là un miracle.

Un dernier fait, toujours tiré de l'Exode. Le peuple hébreu en fuite s'est arrêté au pied du Mont Sinaï et campe dans une vallée voisine. Une solitude profonde ; des murs de rochers ; des gorges étroites ; et au-dessus, des pics fantastiques. « Le troisième jour, il y eut des éclairs et des tonnerres et une nuée épaisse sur la montagne. Des sons de trompettes retentissaient fortement. Le peuple, dans le camp, saisi d'épouvante, tremblait. Dieu était sur la montagne, il appela Moïse qui reçut de lui les dix commandements, que nous appelons le Décalogue. »

Ce fait est raconté par la Bible. Le récit de cette théophanie est une des pages les plus impressionnantes qui se puissent lire. Mais tout cela est-il arrivé, comme c'est écrit ?

— Jamais, nous dit-on. C'est une légende ajoutée à tant d'autres. A-t-on jamais vu rien de semblable dans l'histoire et dans la vie ?

— Qu'un tel miracle ne se soit produit qu'une fois dans l'histoire et dans la vie, cela ne prouve rien contre sa réalité. Il n'est pas nécessaire qu'un fait se renouvelle, pour qu'il soit vrai. Il est vrai, s'il a été constaté et reconnu tel. Or, celui qui raconte cette prodigieuse intervention divine qu'est la promulgation de la Loi, c'est Moïse. Or, Moïse *y était*, comme on dit. Il a écrit ce qu'il a vu de ses yeux, les scènes où il a été, après Dieu, l'acteur principal. Et personne n'a le droit de douter du témoignage d'un tel homme, d'autant que son absolue sincérité éclate dans tout ce livre où il ne recule ni devant l'aveu des fautes de son peuple, ni devant l'aveu de ses propres fautes.

Il faut admettre la réalité de ces miracles. Ce ne sont ni des légendes, ni des contes, ni des fictions, ni des fables, ni des symboles. Si extraordinaires qu'ils nous apparaissent, ils sont des faits, et ainsi les miracles de la Bible, en général, ne peuvent être niés.

Mais laissons de côté pour le moment, si vous le voulez bien, ces prodiges qui pourraient nous entraîner à de trop longs discours. Il faut reconnaître qu'il y a dans la Bible un miracle certain, si lumineusement établi par l'histoire qu'on ne peut le nier sans mauvaise foi : c'est le miracle des prophéties qui annoncent la venue du Messie. Ces prophéties datent de quinze siècles avant notre ère et, paraissant tour à tour, peignent la figure du Christ en traits de lumière et d'ombre et la représentent au regard avec une telle sûreté de détails et une fidélité telle qu'il faut bien l'avouer : les auteurs de ces prophéties, ces inspirés, ces « voyants », ont eu une révélation surnaturelle de l'avenir.

II

« La plus grande des preuves de Jésus-Christ, a écrit Pascal, sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu... Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans. » Jésus est « venu conformément à ces prophéties. » Cela « est d'une force infinie. » Voilà ce que nous dit l'un des plus grands penseurs du monde.

Et maintenant, lisez-les, ces prophéties. Qu'annoncent-elles ? Le voici.

Le Christ sera de la tribu de Juda et de la famille royale de David. Il naîtra à Bethléem, non comme les autres hommes, mais d'une vierge, et il apparaîtra quand le sceptre sera sorti de Juda. Il aura un Précurseur, un messager qui lui préparera le chemin. Sa royauté sera non temporelle, mais spirituelle. Il accomplira son œuvre par la persuasion.

Je vous le demande une première fois, m. f. : ces traits s'appliquent-ils, oui ou non, à notre Christ ? Il est de la tribu de Juda ; il est de la famille de David ; il naît à Bethléem ; il naît d'une vierge, la Vierge Marie ; il paraît quand sa famille ne règne plus et que son pays est aux mains de l'étranger ; il a un Précurseur, Jean-Baptiste. Ce fils de roi enfin n'a pas régné dans le faste et par la force ; sa force à lui, ce fut la douceur, la bonté, la pitié pour les pauvres humains que nous sommes.

Avouez que voilà des rapprochements frappants. Cependant ce n'est rien encore. Les prophètes entrent dans des précisions autrement saisissantes. Que disent-ils ?

Ils disent : Il sera vendu pour trente pièces d'argent. Il sera méprisé, abandonné des hommes, homme de douleur accablé de souffrance, mis au rang des malfaiteurs, défiguré, transpercé ; et, au milieu de tant de douleur, doux comme l'agneau qu'on mène à la boucherie. Il se verra entouré d'une troupe de scélérats ; ils lui perceront les mains et les pieds. Ils se partageront ses vêtements en les tirant au sort. On lui présentera pour nourriture et pour breuvage du fiel et du vinaigre. On se moquera de lui, en hochant la tête et en disant : « Qu'il s'adresse à Dieu et que Dieu le délivre et le sauve, puisqu'il l'aime ! » Il sera mis au tombeau, mais il ne connaîtra pas la corruption. Enfin il ressuscitera.

Voilà ce qu'ont raconté et vu d'avance les prophètes au cours des quinze siècles qui ont précédé la Passion. Je vous le demande encore : le tableau de la tragédie du Calvaire est-il assez fidèle ? Est-il assez précis ?

Il existe d'autres prophéties non moins étonnantes ; mais je m'arrête à celles-là et je vous dis : S'il est quelqu'un ici qui ne croit pas au miracle, qu'il m'explique le fait inouï de cette vision à distance. Cette prescience, cette seconde vue d'une portée extraordinaire, est-elle explicable naturellement ? La science peut-elle nous donner le secret d'un tel mystère ?

Et remarquez-le : rien à objecter. On ne peut pas dire que ces prédictions ont été faites et enregistrées après coup. Nous les trouvons intégralement rapportées dans la version de la Bible par les Septante, dont on se servait deux cents ans avant Jésus-Christ ; et pas un homme instruit ne l'ignore : jamais les scribes israélites n'ont permis qu'un *iota* fût changé aux pages des Ecritures, ce trésor de la race élue.

Conclusion : autant de prophéties, autant de miracles.

* *

Sachant ce que je viens de vous apprendre ou de vous rappeler, vous ne vous laisserez donc pas troubler, m. f., par les affirmations mensongères des ennemis de votre foi. Quand ils diront que le miracle est « le signe de l'anti-histoire, » que le miracle n'étant pas possible, n'existe pas, qu'on n'a jamais constaté qu'un être supérieur intervient dans le mécanisme de l'univers, vous vous rappellerez les prodiges d'un Moïse et les prophéties messianiques, et vous hausserez les épaules.

Dites-vous, au surplus, que ces miracles l'Eglise les croit et veut que nous y croyions. Or, l'Eglise est vieille, elle est sage et elle est savante. Son affirmation et sa foi sont pour nous une garantie contre laquelle ne peuvent rien les opinions toujours changeantes et puérilement gratuites des négations d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Enfin, si, après avoir lu la Bible, nous lisons l'Evangile, notre conviction s'affermit encore. Le thaumaturge des thaumaturges, c'est N.-S. Jésus-Christ. Je vous le montrerai à l'œuvre dans notre prochain entretien, et si vous pouviez avoir encore des doutes, c'est lui qui les dissipera.

Adorons, en attendant, la toute-puissance et la toute-bonté de notre Dieu, et glorifions sur la terre, nous qu'il glorifiera dans le ciel, ce Maître du monde qui, seul, comme dit le psaume, dans son éternelle miséricorde, accomplit des prodiges : *Qui facit mirabilia magna solus, quoniam in æternum misericordia ejus.*

V

LES MIRACLES DE JÉSUS

Mes frères,

Le plus grand de tous les thaumaturges, je vous l'ai dit, c'est N.-S. Jésus-Christ. Il s'est montré par ses miracles le Maître de la nature, le Maître des âmes, le Maître de la vie, et ses prodiges sont si éclatants, si fortement attestés et garantis, qu'il est impossible à un esprit bien fait d'en contester la réalité historique.

C'est ce que nous allons établir dans cet entretien.

I

Les miracles opérés par Notre-Seigneur au cours de sa vie terrestre sont aussi nombreux qu'ils sont éclatants et touchants. Il change l'eau en vin, aux noces de Cana ; au puits de Jacob, il révèle à la Samaritaine les turpitudes de sa vie ; à Cana encore, il guérit le fils d'un officier d'Hérode-Antipas. Lors de son deuxième voyage à Jérusalem, il guérit le paralytique de la piscine de Bethsaïda. A Capharnaüm, il guérit un possédé dans la Synagogue et la belle-mère de S. Pierre, atteinte d'une fièvre dangereuse. Aux environs de cette ville, il guérit un lépreux ; un peu plus tard il ranime la fille de Jaïre et guérit l'hémorroïsse, deux aveugles, un muet, et l'homme à la main desséchée. A Capharnaüm encore, il guérit le serviteur du centurion ; à Naïm, il ressuscite le fils de la veuve ; sur le lac de Génésareth, il fait le miracle de la pêche miraculeuse. Dans le pays de Gérasa, il délivre des démoniaques. Dans le désert de Bethsaïde, il multiplie une première fois les pains en faveur d'une foule affamée de cinq mille hommes, et apaise la tempête sur le lac. Sur la frontière de Phénicie, il guérit la Chananéenne ; au retour, il guérit un sourd-muet et il multiplie de nouveau les pains pour nourrir quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Ensuite, c'est la guérison d'un sourd-muet à Bethsaïde ; ensuite, il est transfiguré sur le Thabor, et au pied de la montagne il guérit l'enfant lunatique. Ensuite, c'est la guérison d'un hydropique, celle des dix lépreux et celle si dramatique de l'aveugle-né ; puis celle de la femme courbée. Ensuite, c'est la résurrection de Lazare, à Béthanie ; la guérison d'un lépreux, d'un aveugle, de deux aveugles à Jéricho, et le miracle du figuier desséché et maudit. Enfin, c'est la mort surhumaine que suit la résurrection, et, pour couronner cette carrière sans égale ni pareille, les apparitions à ses Apôtres et son Ascension sur le mont des Oliviers.

Vous pouvez consulter l'histoire de tous les temps et de tous les peuples : jamais nulle part vous ne trouverez, opérée par un homme, une semblable série de prodiges. Elie, Elisée, Isaïe, les plus grands prophètes d'Israël, Moïse lui-même n'approchent pas d'une semblable fécondité.

C'est que, tout en voulant montrer aux hommes la bonté de son cœur, Jésus a voulu, par ces faits sans cesse renouvelés et toujours prodigieux, confirmer la doctrine qu'il apportait au monde et multiplier les preuves sensibles de sa vérité.

Miracles qui montrent la suprématie sur toutes choses de Celui qui les a faits. Jésus commande à la nature brute ; il dit à la mer et aux vents de s'apaiser, et la mer et les vents s'apaisent. Il commande à la nature vivante : il dit à l'aveugle : « Vois ! » et ses yeux s'ouvrent ; il dit au sourd : « Entends ! » et ses oreilles entendent ; il dit au paralytique : « Lève-toi ! » et le paralytique se lève et marche. Il commande à la mort : trois morts sont revenus à sa parole de par delà la vie ! Il se montre le Maître des âmes qu'il appelle à lui et

qu'il transforme. Et enfin, miracle des miracles, il fait preuve dans sa vie morale d'une telle pureté, d'une telle abnégation, d'une telle bonté, et il prononce des paroles d'un tel retentissement et d'une telle fécondité pour la société et pour l'humanité de tous les pays et de tous les temps, qu'il se révèle plus qu'un homme, un Dieu ! Jésus est le miracle vivant !

Mais ces miracles de Jésus sont-ils réels ? — Vous savez qu'on l'a nié. Peut-être même avez-vous entendu certaines gens traiter ces faits divins de fables et d'inventions géniales, mais imaginaires, et en donner des explications qui en détruisent tout le surnaturel. Vous allez vous rendre compte, m. f., que ces gens-là sont dans la plus complète erreur et qu'il n'y a pas à nier ce qui est indéniable.

II

Notons d'abord que ceux qui nient *a priori*, c'est-à-dire avant tout examen, les miracles de Jésus comme aussi bien ceux des saints qui ont illustré l'Eglise, sont de mauvais juges. Pour juger sainement des faits, il ne faut apporter, dans l'étude préalable à laquelle on se livre, ni préjugés, ni préventions, ni système préconçu. Si vous vous le permettez, vous n'êtes plus impartial et, si je puis ainsi m'exprimer, vous n'avez plus voix au chapitre. Or, tous ceux, savants ou non, qui refusent leur créance aux miracles du Christ et aux miracles de ses saints partent d'idées préconçues, systématiques, sont par conséquent incapables d'un examen impartial, et doivent être considérés comme incompétents.

Quant aux explications naturalistes que ces mêmes gens en donnent, elles sont inadmissibles. Nous l'avons vu et nous le verrons encore.

Une chose certaine, c'est que les miracles du Sauveur sont hors de toute conteste raisonnable. Jésus, comme nous l'avons vu, les a multipliés au cours de ses trois années de prédication divine. Il les a opérés publiquement, quelquefois dans les grandes villes, comme Capharnaüm, Jéricho, Jérusalem, quelquefois devant d'immenses foules, comme dans le désert de Bethsaïde. Est-il admissible que tant de témoins aient été induits en erreur, et aient cru voir des prodiges là où il n'y avait rien à voir ? Est-il admissible qu'il n'y ait pas un seul vrai miracle dans le nombre ? Or, qu'il y en ait un seul de réel, vous n'avez plus le droit de douter des autres.

Est-il admissible, au surplus, que l'Evangile nous ait trompés ? Ce livre, dans sa simplicité et dans son accent, porte la marque d'une sincérité absolue, et il est si exceptionnel, tellement supérieur aux œuvres mêmes des plus grands génies, qu'on l'a toujours regardé et qu'on le regarde encore comme divin. Non, l'Evangile ne nous trompe pas !

On ne peut pas dire, non plus, que les Evangélistes qui ont écrit ce livre unique aient été dupes ; car ce qu'ils nous rapportent, ils l'ont vu de leurs yeux, et leurs narrations concordent. On ne peut dire davantage qu'ils ont été des illuminés, car, outre que des foules l'eussent été comme eux, chose impossible, il suffit de lire leur œuvre pour constater qu'il n'y eut jamais esprits plus rassis et moins crédules. Il y a, dans nos Evangiles, une mesure et un scrupule de vérité qui excluent l'une et l'autre hypothèse.

Les contemporains de Jésus, ses adversaires haineux eux-mêmes, étaient forcés de convenir qu'il faisait réellement des choses extraordinaires. « Si cet homme ne venait pas de Dieu, disait-on autour de lui, comment pourrait-il opérer semblables miracles ? » (Jo., IX, 32). D'autres attribuaient ces incompréhensibles merveilles au démon : « C'est par Béelzebuth, allaient-ils répétant, qu'il chasse les démons. » Tout le monde convenait donc qu'il accomplissait des œuvres au-dessus de la puissance humaine.

Et ne croyez pas que j'en sois venu à mon dernier argument. En voici un autre. Si le Christ n'avait pas fait de miracles, ou si ses miracles n'avaient été que des tours de passe-passe, comme on dit quelquefois, on l'aurait su ! C'est justement sur les miracles du Sauveur que les Apôtres s'appuyaient dans leurs prédications pour prouver aux Juifs et aux païens la divinité et la mission de salut de leur Maître. Si ces miracles eussent été de faux miracles, il se serait tout de même bien trouvé quelqu'un pour protester au nom de la vérité et de l'honnêteté la plus rudimentaire. Il y avait des Juifs dans toutes les villes du monde romain où prêchaient les Apôtres. Ces Juifs étaient en relations continuelles avec Jérusalem et la Judée. Comment se fait-il qu'il ne s'est rencontré personne pour leur dire : « Prenez garde ! Des imposteurs veulent vous faire croire aux miracles d'un imposteur ! Ne les croyez pas ; nous avons vu Jésus et nous l'avons connu, nous avons été témoins de sa vie et de ses œuvres. Nous vous donnons notre parole qu'il n'a jamais rien accompli que de très ordinaire ! » Jamais un tel renseignement n'a été donné. Jamais les Juifs contemporains n'ont protesté contre l'enseignement apostolique. Un phénomène contraire s'est manifesté, et c'est celui-ci : un nombre considérable de ces Juifs se sont convertis dans tout l'empire et ont formé les premières Eglises chrétiennes. C'est donc que tous les témoins immédiats et leurs correspondants croyaient aux miracles du Christ !

Il y a autre chose encore et, s'il est possible, de plus décisif : c'est que les Apôtres et leurs convertis sont morts pour attester la divinité de Jésus et par conséquent la réalité de ses miracles : « J'en crois, disait Pascal, des témoins qui se font égorger ! » Nous aussi, et tous les hommes de bon sens avec nous.

Plus tard, les miracles de Jésus furent attaqués, révoqués et mis en doute en tant que prodiges surnaturels. Un Celse, un Porphyre, un Julien l'Apostat, un Lucien, croyant ruiner le christianisme naissant, cherchèrent à les expliquer naturellement, comme devait faire un Renan au dernier siècle. Mais ces ancêtres du rationalisme, contempteurs méprisants d'un Dieu incarné, ne nièrent jamais que Jésus ait accompli ces choses prodigieuses. Ils les attribuèrent à la magie ; ils croyaient à leur réalité.

De même les hérétiques des premiers temps, un Simon le Magicien, un Marcion, un Saturnin, grands inventeurs de mythes, ont toujours reconnu que la vie du Christ s'est déroulée comme il est écrit dans les Evangiles. Eux aussi ont cru à ces miracles, tous ont cru à ce miracle des miracles : sa résurrection. C'est donc que ces prodiges ne pouvaient être niés.

Enfin, il y a ici quelque chose de beaucoup plus frappant encore : c'est que ces miracles du Christ ont accompli, du fait qu'ils se sont imposés à la croyance universelle, une révolution immense dans la vie des individus et des peuples. Le monde a cru au Christ à cause de ses miracles, et le monde a changé : de païen, il est devenu chrétien et civilisé, et vous savez ce qu'est cette civilisation chrétienne, mère de tant d'héroïsme et de vertus !

Vous le voyez, m. f., il faut admettre la vérité des miracles racontés dans l'Evangile. Ces miracles de Jésus sont des faits historiques, positifs, certains, irrécusables, d'une évidence aveuglante pour qui ne ferme pas volontairement les yeux.

Jamais on n'en douta dans l'Eglise. Ces faits font partie de son enseignement officiel et traditionnel ; elle les présente aux peuples, aujourd'hui ainsi qu'aux premiers jours, comme une preuve de la divinité de ce Jésus qu'elle adore. Nous les reconnaissons indubitablement vrais avec elle et comme

elle, et ils sont pour nous, comme pour elle, un motif de crédibilité invincible, un motif de crédibilité si fort que l'incrédule qui voudra les étudier de bonne foi ne pourra pas ne pas sentir le divin, et sera forcé de reconnaître son Dieu, comme Pierre et Madeleine le reconnurent après la Résurrection, disant : « Seigneur, c'est vous ! » — comme S. Thomas, après avoir vu ses plaies et mis la main dans la blessure de son côté, le reconnut lui aussi, disant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

PETIT CARÊME

I

LA PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ

Mes frères,

Nous savons par l'Evangile que N.-S. Jésus-Christ, dans ses courses apostoliques, aimait à s'arrêter, pour s'y reposer, au village de Béthanie, situé dans le voisinage de Jérusalem. Il y avait là une famille que le bon Maître affectionnait particulièrement et où volontiers il acceptait l'hospitalité. Elle se composait de trois membres : Lazare, qui fut ressuscité d'entre les morts, et ses deux sœurs, Marie-Madeleine et Marthe.

I

Or, un jour, passant par Béthanie pour aller à Jérusalem, Notre-Seigneur, suivant sa coutume, entra dans cette maison qui lui était chère, et il y fut accueilli avec le plus grand empressement et la plus grande joie. Pour remercier ses hôtes et remplir la mission pour laquelle il était venu en ce monde, il commença aussitôt à enseigner les vérités du salut : c'était d'ailleurs ce qu'il faisait chaque fois qu'il entrait dans une maison ; toujours, en pareil cas, il annonçait la bonne Nouvelle, parlait du royaume de Dieu et de la sanctification des âmes.

Marie-Madeleine, dans la circonstance, éprouva un plaisir indicible à écouter Jésus. Assise à ses pieds, nous dit l'Evangile, elle recueillait avec avidité son adorable doctrine ; elle était si attentive à ses paroles qu'elle semblait oublier tout le reste. Mais Marthe, pendant ce temps, était toute préoccupée par la pensée de recevoir dignement celui qui avait daigné descendre dans leur maison et leur demander l'hospitalité. Elle faisait force préparatifs. Elle allait, elle venait, pourvoyant à tous les services.

A la fin, cependant, elle s'impatiente et se plaint que sa sœur demeure inactive tandis qu'elle se fatigue à tout disposer pour le repas. Cédant à un mouvement de vivacité, elle interpelle le Sauveur et lui dit : « Mais, Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse seule à l'ouvrage ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. »

Or Notre-Seigneur profitait toujours des incidents les plus simples, des circonstances les plus communes, pour élever l'esprit et le cœur de ceux qui l'entouraient et donner, à l'occasion, les plus importantes leçons. « Marthe, Marthe, répondit-il gravement, vous vous donnez bien du tracas. Vous vous préoccupez, je le vois, d'une infinité de choses ; mais il n'y en a qu'une qui soit nécessaire. Marie s'y est attachée, et elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* » (Luc, x, 41-2).

Dans ces paroles de Notre-Seigneur, m. f., il y a un enseignement qui regarde tout le monde, qui s'adresse à tous les hommes, à tous les chrétiens. Ecoutez-le et retenez-le bien. Notre-Seigneur nous apprend ainsi que l'unique chose nécessaire, celle qui doit passer avant toutes les autres, celle auprès de laquelle les autres n'ont qu'une très mince importance, c'est le soin de notre âme et de nos intérêts éternels.

C'est à cela que s'appliquait Marie-Madeleine. En effet, pendant que Marthe, dans la réception de Jésus, se laissait absorber par des pensées et des préoccupations d'ordre matériel, Marie-Madeleine, elle, écoutait pieusement la parole divine, avec l'intention d'en faire son profit, d'y conformer sa conduite et d'accomplir tout ce qu'elle prescrit. Elle songeait ainsi aux intérêts de son âme, elle recherchait les biens spirituels et se préoccupait avant tout de son salut. Comme le proclame le divin Maître, elle avait à juste titre choisi la meilleure part, parce que l'âme réellement l'emporte de beaucoup sur le corps, les choses du ciel sur celles de la terre.

II

Cette doctrine, il faut le reconnaître, m. f., ne paraît être goûtée que très médiocrement en notre temps. Car si l'on examine ce qui se passe dans notre société d'aujourd'hui, dans les campagnes comme dans les villes, partout on constate que le matérialisme devient la grande plaie ; et le matérialisme a pour effet de nous attacher exclusivement aux choses présentes, au bien-être physique, aux intérêts de cette vie mortelle. Le matérialisme, à dire vrai, coupe les ailes à notre âme pour la refouler dans le corps comme dans une étroite prison où il ne lui reste que le terre à terre vulgaire ; il met sur nos yeux comme un voile épais pour nous cacher l'avenir qui nous attend de l'autre côté de la tombe et nous empêcher d'y songer.

Assurément, ce n'est pas un mal et ce n'est pas défendu de s'occuper des intérêts du corps et des choses de ce monde, car, puisque la vie physique nous a été donnée par Dieu, il est tout naturel de l'entretenir et de pourvoir à ses besoins. Ce n'est pas un mal de chercher avec mesure et d'une manière raisonnable le bien-être temporel, de vouloir par son travail se procurer plus que le nécessaire, de vouloir amasser des économies, se créer quelque aisance ou acquérir même ce qu'on appelle la fortune. Le mal, c'est de chercher cela et rien que cela, c'est de tourner de ce côté toutes ses aspirations, toutes ses préoccupations, au point d'oublier insensiblement les choses de la religion et les intérêts de l'autre vie.

Malheureusement, à notre époque, on travaille beaucoup, on se donne beaucoup de peine, mais presque exclusivement pour les choses de la terre. On réfléchit, on calcule, on tire des plans, on forme des projets, on fait des combinaisons, mais rarement au point de vue surnaturel et chrétien : c'est vers la matière qu'on est poussé, et c'est pour elle qu'on vit, qu'on agit. La question de l'éternité est reléguée au dernier rang ; on ne sait pas ou presque pas y penser.

Connaissez-vous, m. f., le mot effrayant d'Elisabeth, reine d'Angleterre ? l'histoire l'a conservé, et le voici. On raconte qu'au commencement de son règne, dans l'enivrement du plaisir et de la gloire, Elisabeth osa un jour s'écrier : « Que Dieu me donne quarante années de règne, et je jure de renoncer au Paradis ! » Vraiment, avait-elle bien réfléchi, avant d'exprimer pareil vœu ? Quarante années de règne pour des siècles infinis de bonheur ! Or, ce vœu impie, abominable, fut exaucé et au delà. Dieu accorda à cette femme qui préférait les joies de la terre aux joies du ciel non pas quarante, mais quarante-quatre années de gloire, de prospérité, de triomphe. Mais après ? Ah ! ce qu'il lui

accorda après, nous ne le savons pas. Voilà trois siècles qu'elle a disparu de la scène d'ici-bas. Où est-elle à l'heure présente ? Hélas ! il est bien possible, il est à craindre qu'elle soit parmi les réprouvés, comme elle l'a si catégoriquement demandé.

Vivre quarante années dans les joies et les délices de ce monde, en somme, c'est bien court ; tandis que souffrir durant des siècles et des siècles dans les tourments de l'enfer, vous l'avouerez, c'est bien long ! Elle a régné, cette malheureuse, elle a régné selon ses désirs, c'est vrai. Mais vous conviendrez que les hommages qu'elle a reçus au cours de son existence terrestre, les victoires qu'elle a remportées, les magnificences dont elle a été entourée, les jouissances dont elle a été enivrée ne lui servent guère et lui importent bien peu maintenant si le ciel lui est fermé pour toujours !

Et pourtant, combien de gens, dans la vie courante, suivent l'exemple de cette reine d'Angleterre ! Combien de gens, dans la pratique, semblent renoncer au ciel pour s'attacher aux biens et aux jouissances terrestres ! Ils ne diront pas expressément qu'ils le dédaignent et qu'ils n'en veulent point, admettons-le. Mais ils agissent comme s'ils le disaient, parce qu'ils ne savent rien faire pour plaire à Dieu, rien faire pour se ménager son amitié.

Ils auront du temps pour songer aux affaires de ce monde, pour se livrer à leurs relations, à leurs plaisirs, à leurs travaux, à leurs champs, à leurs animaux ; mais ils n'en auront point, ils n'en trouveront jamais pour songer à leur âme et s'occuper de leur éternité ; ils n'en trouveront jamais et ils ne sauront jamais s'imposer un effort, un sacrifice, pour remplir leurs devoirs de chrétiens. Ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui, trop facilement, se comportent de la sorte et tiennent cette déplorable conduite ?

III

Qu'il me soit permis de vous rappeler un exemple autrement édifiant. C'était quelques années avant le règne d'Elisabeth. Le trône d'Angleterre était occupé par Henri VIII, et ce prince avait pour grand chancelier Thomas Morus. Or ce dernier venait d'encourir la colère du monarque pour n'avoir pas voulu accomplir un acte qui répugnait à sa conscience, et un décret de mort était signé contre lui. Ecoutez la belle réponse qu'il fit à son épouse dans cette circonstance. Cette femme, introduite dans sa prison avec quelques amis, aurait voulu le faire revenir sur son refus ; elle insistait donc pour lui faire dire le mot qui devait l'arracher au supplice, lui rendre les bonnes grâces du souverain et lui restituer sa dignité. — Pendant combien de temps, demanda Thomas Morus, pendant combien de temps pensez-vous que je jouisse de cette charge et de cette dignité dont vous faites tant de cas ? » — « Pendant combien de temps ? répondit-elle aussitôt. Mais vous n'avez pas soixante ans, et vous pouvez espérer vivre encore vingt, trente ans ! » — « 20, 30 ans ! reprit le chancelier, qu'est-ce que cela en face de l'éternité ? Et que m'importe finalement le plus brillant avenir, si je viens à perdre mon âme ? » Magnifiques paroles que je livre à vos réflexions.

Thomas Morus, vous le voyez, est plus ambitieux que la reine Elisabeth, et il a raison. Echanger le ciel contre la terre, trente années contre une éternité, lui paraît une monstruosité qui soulève son cœur et indigne sa foi ; et c'est pourquoi, malgré les larmes, les prières, l'obsession de son entourage, il tient bon jusqu'à la mort. Ayant à choisir entre le corps et l'âme, entre le temps et l'éternité, il donne à bon droit ses préférences à l'âme et à l'éternité.

M. f., voilà quels doivent être aussi, partout et toujours, nos sentiments et nos dispositions. Donnons-nous la peine de nous interroger, et demandons-nous sincèrement où nous en sommes à cet égard. Si nous sommes francs, nous avouerons qu'il y a en réalité de fâcheuses lacunes dans notre conduite, nous avouerons qu'au point de vue chrétien nous ne sommes pas sans reproche, parce qu'en bien des occasions nous nous laissons trop absorber par le souci des choses de ce monde. Entraînés par le courant, nous apportons plus d'attention aux affaires de la vie présente qu'à la grande question du salut de notre âme. Rappelons-nous donc que, suivant l'enseignement formel de Jésus, cette question est la première et doit nous préoccuper avant toutes les autres. Et dès lors, sans nous désintéresser des choses qui regardent le corps et la vie matérielle, sans négliger pour autant nos affaires et nos travaux, sachons donner au bon Dieu ce qu'il demande, et vivre en vrais chrétiens.

* *

Quand on le veut, m. f., il y a du temps pour tout, et vous conviendrez avec moi que ceux qui pratiquent fidèlement la loi du bon Dieu ne mènent pas une vie plus triste et plus malheureuse que les autres. Encore une fois, soyons ce que nous devons être comme chrétiens. Donnons à Dieu, toujours et sans marchander, la part qu'il réclame dans notre vie d'ici-bas, et nous en serons bien dédommagés dans l'éternité. Ainsi soit-il.

II

LA FIDÉLITÉ A LA PRIÈRE QUOTIDIENNE

Mes frères,

Nous avons vu dans une première instruction que beaucoup de gens ont le grand tort d'oublier que l'affaire capitale est celle du salut éternel. Et nous avons conclu qu'il ne faut pas les imiter dans leur aveuglement. Nous avons conclu qu'au lieu de donner toute son attention aux choses d'ici-bas et aux intérêts de la terre comme ces gens-là le font malheureusement, il faut tout d'abord songer à son âme, et s'appliquer à vivre d'une manière chrétienne, pour contenter le bon Dieu et mériter son amitié en vue du ciel qu'il s'agit de gagner.

Dans ce but que faut-il faire ? Il faut être fidèle, en premier lieu, à la pratique de la prière. C'est précisément ce qu'on ne comprend pas toujours assez et qu'on néglige trop souvent. Voilà pourquoi, dans notre présent entretien, mon dessein est de vous parler de ce devoir.

I

Vous savez, m. f., ce que le catéchisme nous dit de la prière : c'est un acte religieux par lequel notre âme se tourne et s'élève vers Dieu pour l'adorer, lui demander ses grâces et le remercier de ses bienfaits. Et cet acte n'est pas nécessaire seulement de loin en loin ou de temps en temps ; il est nécessaire pour le chrétien tous les jours, parce que tous les jours un chrétien doit adorer Dieu, implorer son secours et le remercier de sa bonté.

1. Que nous soyons obligés d'*adorer* Dieu, rien de plus évident. Dieu lui-même nous le prescrit au commencement du Décalogue quand il nous dit : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Mais considérons que nous sommes aussi, dans toute la force du terme, les créatures du bon Dieu. Car si nous sommes sur la terre, c'est que le bon Dieu lui-même nous y a mis, en nous tirant du néant. Nous n'existons, m. f., nous ne vivons que par lui, nous sommes tellement sous sa dépendance que rien ne nous arrive jamais sans son ordre ou sans sa permission, que pas un seul cheveu ne peut tomber de notre tête sans son consentement ; nous lui appartenons à ce point qu'il peut faire de nous tout ce que bon lui semble. Dans ces

conditions, avouez-le, il est juste, tout à fait juste que nous nous abaissions, que nous nous inclinions devant sa souveraine Majesté ; il est juste, tout à fait juste que nous le reconnaissions humblement pour notre Maître, et que chaque jour nous déposions à ses pieds l'hommage de notre soumission la plus sincère, de notre respect le plus profond. Tout cela, c'est adorer Dieu, et tout cela se fait par la prière ; c'est la première raison de la prière quotidienne.

2. Nous sommes obligés de prier tous les jours pour une deuxième raison : c'est que tous les jours *nous avons besoin du secours de Dieu.* Si nous voulons être sincères, m. f., ne sentons-nous pas combien nous sommes faibles et misérables au point de vue moral, combien nous sommes impuissants dans l'ordre spirituel ? Nous avons notre âme à sauver, n'est-ce pas, et pour la sauver, il faut que nous vivions chrétiennement, c'est-à-dire que nous nous tenions à l'écart du péché et que nous nous appliquions à faire le bien, à produire des actes de vertu. Mais, hélas ! le pouvons-nous de nous-mêmes ? Non. Nous sommes pécheurs par nature, et, réduits à nos seules forces, nous ne serons toujours que des pécheurs, incapables de résister aux tentations de tout genre dont nous sommes assaillis journellement ; nous n'aurons même pas le courage de nous relever de nos défaillances, de nos chutes, et il ne nous restera que la désolante perspective de la perte éternelle. Pour échapper à ce malheur, vous le voyez bien, il nous faut absolument l'aide du bon Dieu.

Et si nous envisageons l'ordre temporel, dites-moi, m. f., de combien de dangers nous ne sommes pas menacés jour et nuit ! A combien d'accidents notre vie n'est-elle pas exposée ! Et par suite, ne nous faut-il pas également l'aide continuelle du bon Dieu pour nous protéger ?

Vous tous qui m'écoutez et qui cultivez la terre, est-ce que vous pouvez être assurés du résultat de votre travail ? Quand vous vous êtes fatigués à labourer, à semer, ne faut-il pas que le sol reçoive encore les rayons du soleil et les pluies opportunes ? Mais ces rayons de soleil, ces pluies que réclament vos champs, ne dépendent pas de vous. Que de contre-temps peuvent survenir ! Et comme il faut peu de chose pour anéantir les espérances d'une année ! Le dernier mot en tout cela appartient à la Providence.

En réalité, qui que nous soyons, nous nous agitons, nous nous livrons à diverses occupations pour vivre ; nous formons des projets, nous faisons des entreprises. Mais si nos actes ne sont pas bénis du ciel, nous perdons notre peine et notre temps, nous n'aboutissons à rien. Toujours et partout, il faut donc que le bon Dieu soit avec nous pour nous venir en aide. Mais une condition indispensable au secours de Dieu, c'est que nous le demandions. Il est tout disposé à nous l'accorder dans les multiples nécessités auxquelles nous sommes assujettis tous les jours, mais il veut que nous lui en exprimions nettement le désir au moyen de la prière. « Demandez et vous recevrez, nous dit Notre-Seigneur, *Petite et accipietis.* » Par conséquent, nous devons prier, et prier tous les jours pour être secourus tous les jours.

3. Nous devons prier tous les jours, m. f., pourquoi encore ? Parce que c'est le moyen de *remercier* Dieu du bien qu'il ne cesse de nous faire.

La reconnaissance, vous ne l'ignorez pas, est un devoir qui s'impose très rigoureusement à tous ceux qui ont reçu quelque bienfait : l'ingratitude est une chose qui révolte, et aux yeux de tous, les ingrats ne sont que des misérables. Or, je vous le demande, y a-t-il au monde quelqu'un qui nous ait jamais fait autant de bien que Dieu ? Y a-t-il quelqu'un qui soit prêt comme lui à nous en faire encore chaque jour à l'avenir ? Evidemment non. On se plaint quelquefois, et même souvent, des mauvaises saisons, des désastres et des calamités qui viennent si facilement, sous une forme ou sous une autre, s'abattre tantôt sur les villes tantôt sur les campagnes. Mais si Dieu n'était pas infiniment bon et miséricordieux, si sa bonté et sa miséricorde ne contrebalançaient pas sa justice, croyez bien que nous serions traités avec une autre rigueur.

Quand on songe au sans-gêne que l'on témoigne à l'égard du bon Dieu, à l'abandon coupable que l'on fait de sa loi et des préceptes de son Eglise, en particulier à la manière injurieuse avec laquelle on profane le dimanche, au peu de respect que l'on a pour l'abstinence, au dévergondage qui règne de tous côtés dans les familles et parmi les populations, vraiment il n'y a pas lieu d'être étonné que l'on puisse être châtié ; et il faut au contraire se dire : « Dieu ne nous envoie pas la millionième partie de ce que nous méritons. »

Donc, inutile de raisonner davantage : Dieu a droit à notre reconnaissance ; il y a droit tous les jours ; il y a droit constamment. Cette reconnaissance, comment la lui témoigner ? Par la prière. Et par conséquent, nous méritons le reproche d'ingratitude, si nous ne remplissons pas ce devoir chaque jour, matin et soir.

II

Cet exposé suffit, me semble-t-il, pour établir l'importance de la pratique quotidienne de la prière. Et cependant que de négligences se commettent à cet égard ! La prière du soir se maintient encore dans les milieux chrétiens, je le veux bien. Mais la prière du matin est certainement en décadence. On s'en dispense fréquemment, sans grand scrupule, et on ne réfléchit pas que quand on s'abandonne ainsi au relâchement, on glisse sur une pente dangereuse ; on ne réfléchit pas que quand on renonce à prier le matin, on est bien vite tenté d'en faire autant le soir. Le démon qui connaît mieux que nous toute l'importance de la prière n'épargne rien pour nous en détourner.

On dira peut-être : « Oh ! ce n'est pas par mauvaise volonté que je ne prie pas, mais j'oublie ! » Cette excuse n'est pas admissible, car on n'oublie pas aisément ce qui compte : on n'oublie pas, par exemple, de déjeûner, de se vêtir, et l'on n'omet aucune des choses que l'on trouve indispensables pour le corps. Pourquoi donc l'âme serait-elle traitée avec moins de soins que le corps ?

On répliquera peut-être : « Mais je n'ai guère le temps de prier ! » Cette excuse ne vaut pas mieux que la précédente. La journée tout entière, en effet, est à nous. Dieu ne nous demande que quelques instants, quelques minutes, pour nous recueillir dès le matin sous son regard, et nous ne pourrions pas les lui accorder ? Nous considérerions comme perdu ce peu de temps que nous aurions employé à le bénir, à le louer, et à implorer son assistance toute-puissante ? Que d'autres moments consacrés le long du jour à des occupations tout à fait accessoires ou même inutiles, et dont, malgré tout, nous ne songeons pas à regretter l'emploi ! Que de conversations viennent interrompre notre travail et lui ravir parfois beaucoup de temps, sans que néanmoins nous pensions à nous en repentir, à nous en plaindre ! Pourquoi alors marchander, lésiner avec le bon Dieu, comme si le temps qu'on lui donne par la prière du matin était du temps sacrifié ?

Un jour où la besogne était plus pressante que de coutume à la cour d'Espagne, le cardinal Ximénès, premier ministre, prolongeait plus que d'habitude son oraison. Les courtisans le pressent, et enfin il sort de son oratoire. « Eh ! comment, Emi-

nence, pouvez-vous être si long dans votre prière avec des occupations pareilles ? » lui disent-ils. — « Oh ! naïfs, leur répond le cardinal, vous imaginez-vous que je puisse mieux hâter et assurer l'heureuse expédition de mes affaires qu'en les confiant au Père des lumières et en prenant ses conseils ? Prier, c'est gouverner. »

Cultivateurs, mères de famille, ouvriers, ne pensez pas, vous non plus, avancer votre besogne, si vous lui donnez cinq minutes de plus dérobées à votre prière matinale. Le vrai moyen de travailler vite et bien, c'est de mettre Dieu de son côté, et cela se fait tout simplement par la prière.

Aussi ne dites pas, ne dites jamais que le temps vous manque. S. Isidore priait chaque matin, et durant ce temps les anges labouraient son champ. Sans doute, il faut faire la part de quelques circonstances exceptionnelles où le temps fait mathématiquement défaut et où l'âme peut à peine laisser échapper un soupir, un élan vers Dieu. Mais cette réserve faite, que diriez-vous d'un insensé qui jetterait les louis d'or à poignées au fond d'un gouffre et vous refuserait un pauvre sou ? Et que doit dire Notre-Seigneur de ces personnes qui lui refusent cinq minutes de prière le matin sous prétexte de défaut de temps, et qui ensuite en perdent tant en conversations oiseuses, en divertissements, en discussions interminables ?

Encore une fois, m. f., que l'on n'essaie pas de se disculper par des raisons qui devant le bon Dieu ne signifient rien. Si on ne commence pas la journée par la prière, c'est qu'on manque de bonne volonté, c'est qu'on ne se soucie pas d'accomplir un acte chrétien.

Vous tous qui êtes ici présents, de grâce, défiez-vous de la négligence qui est un mal si fréquent. Tenez à la prière du matin. Tenez-y pour la faire toujours d'une manière aussi régulière que possible. Et ainsi vous garderez sûrement l'habitude de la prière du soir.

Mais j'ajoute que celle-ci du moins doit être faite en commun dans tous les foyers chrétiens ; car il ne suffit pas que chacun prie séparément et en son particulier : prier en commun est, pour les membres d'une famille, une obligation réelle. La chose n'est pas difficile à comprendre.

Les familles comme les individus relèvent de Dieu, parce qu'elles sont, comme les individus, de création divine. Nous savons en effet par la Bible comment Dieu, au Paradis terrestre, institua la première famille, celle d'où sortit toute la race humaine. Et aujourd'hui encore, aucune famille chrétienne ne se fonde sans le concours de Dieu ; c'est Dieu lui-même qui préside à sa formation par le mariage religieux, c'est lui qui la bénit et la rend féconde ; et c'est lui toujours qui établit entre l'époux et l'épouse les liens indissolubles que la mort seule peut briser. Par conséquent, comme les individus, les familles, en tant que telles, doivent reconnaître leur dépendance à son égard.

Il est donc évident qu'elles ne peuvent se dispenser de lui offrir chaque jour des adorations, des louanges, des actions de grâces et des supplications ; et pour cela le culte isolé de chaque membre pris à part ne suffit pas, il faut un culte collectif, c'est-à-dire un culte rendu en commun par la famille entière sous la présidence de son chef. Là où ce culte manque, les individus ont beau remplir leur devoir particulier, la famille ne remplit pas le sien ; Dieu n'occupe pas la place qui lui revient au foyer domestique, et il règne dans la famille une sorte d'athéisme. C'est pourquoi, dans les familles vraiment chrétiennes, on prie toujours en commun, au moins le soir.

* *

Je m'arrête. J'ai voulu, m. f., vous rappeler un devoir essentiel, un devoir vis-à-vis duquel on est grandement tenté de se relâcher aujourd'hui. Je vous dirai simplement pour terminer : Soyez chrétiens, chrétiens non pas comme le sont tant de gens dans le monde, mais chrétiens dans le vrai sens du mot, et le devoir de la prière ne vous coûtera pas. Ce devoir, vous le remplirez fidèlement, parce que vous aimerez le bon Dieu et vous tiendrez à jouir de son amitié. Et le bon Dieu vous le rendra largement. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JOSEPH

(19 mars)

LE PATRON DE LA BONNE MORT

Beati mortui qui in Domino moriuntur.
Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.
(Apoc., XIV, 13).

Mes frères,

Le mot que je viens de prononcer produit toujours une impression profonde, parce qu'il correspond à une réalité que tous redoutent et cependant à laquelle personne ne peut échapper. La mort ! Fidèles ou incroyants, pour peu qu'ils réfléchissent, s'en préoccupent. Pour ceux qui ont la foi, c'est la révélation de la lumière éternelle. Pour ceux qui auront souffert, lutté, ce sera la récompense de leur fidélité et de leurs tribulations. Pour les pécheurs et les faibles, c'est l'encouragement à vivre d'une vie meilleure. Pour le chrétien vertueux sollicité par les passions, c'est un secours puissant.

Il importe de se bien préparer à la mort. Il importe souverainement de bien mourir.

Or, il est un saint qui a toujours été regardé comme le patron de la bonne mort : c'est S. Joseph. Rien n'est plus juste, puisqu'il eut le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. Même à l'époque où les Docteurs de l'Eglise n'avaient pas encore sondé sa grandeur, ses privilèges, ses sublimes vertus, on l'invoquait pour obtenir son secours dans ce redoutable passage du temps à l'éternité. Il est bien à croire en effet que Jésus, qui l'assista à cette heure suprême, lui a donné le pouvoir de venir en aide à son tour aux âmes des agonisants.

Aujourd'hui 1° *contemplons le bienheureux trépas de S. Joseph, pour nous édifier à ce spectacle ;*

2° *Ayons le courage de nous placer en face de cette grande vérité de notre mort,* pour nous y préparer.

I

Aucune des morts qui, pendant 4.000 ans, ont précédé celle de S. Joseph, ne peut lui être comparée. Morts de héros succombant glorieusement en défendant leur patrie ; morts connues et frappant d'admiration ceux qui en furent témoins, ou silencieuses et humblement cachées ; morts accompagnées de douleurs purificatrices, ou ressemblant au sommeil d'un enfant s'endormant sur le sein de son père, aucune d'entre elles ne rappelle, si ce n'est de loin, celle du saint Patriarche.

Lorsqu'un homme va mourir et qu'il sent sa conscience chargée de nombreuses fautes dont il refuse obstinément de demander le pardon, il ne peut éprouver, s'il a conservé un reste de ses croyances, que de l'effroi en pensant au passé, au présent, à l'avenir.

A S. Joseph, au contraire, cette réflexion n'offre que des sujets de joie et de consolation.

Le *passé* rappelle au pécheur qui va mourir toutes les iniquités qu'il a commises. Semblable au naufragé qui s'accroche désespérément à une plan-

che et qui voit les vagues déferlant avec force contre lui, il entend dans son âme impénitente ses fautes lui crier son indignité et les châtiments qui l'attendent.

Quelle différence avec l'état d'âme du juste Joseph ! C'est la paix la plus complète. Sa vie s'est passée dans la pratique du bien, dans la justice et dans l'honneur. Son enfance, son adolescence et sa jeunesse se sont écoulées dans la pureté la plus idéale. Depuis le moment où son intelligence s'est éveillée jusqu'à cette heure suprême, ses pensées, ses désirs, ses actes, n'ont tendu que vers le vrai, le beau et le bien. Son abandon à la divine Providence a été absolu, son dévouement à Jésus et à Marie indéfectible. Il a été le serviteur courageux, délicat et fidèle, de son Dieu. Son regard ne voit dans son passé que des œuvres pleines de droiture et d'amour. Pourquoi craindrait-il les rigueurs de la justice divine ? Il peut donc dire, avec le Psalmiste : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* » (Ps. IV, 9).

Le *présent* n'est pas moins rassurant pour lui.

Le pécheur impénitent voit son âme envahie par un double désir : celui de retenir la vie qui s'en va, de lutter pour repousser la mort qui approche. Mais c'est en vain qu'il se cramponne à la vie, elle va lui échapper et la mort fera en lui sa funèbre besogne. Quelles souffrances intimes, quels déchirements affreux !

Pour Joseph, point d'agonie. D'après l'étymologie, l'agonie est un combat. Or où sont les ennemis contre lesquels S. Joseph doit lutter ? La mort elle-même n'est pas son ennemie : elle prend des précautions infinies pour l'aborder. Elle porte son dernier coup sous les yeux de Jésus et de Marie. Elle n'a pas affaire à un mourant ordinaire.

Jésus, le roi de la vie et de la mort, enlace de ses bras la tête si chère de son père adoptif. Marie l'enveloppe du témoignage de la plus exquise tendresse. Les anges consolateurs sont près de son pauvre grabat. Ils viennent comme pour chanter les gloires de celui qui fut si pur et si uni à Dieu, et pour l'inonder de célestes délices.

Enfin l'*avenir* si triste pour le pécheur est très rassurant pour S. Joseph.

Qu'est-ce qui l'attend après son dernier soupir ? Où va-t-il aller en quittant la terre ? Aux limbes. Les limbes ne sont pas le ciel, mais ils en sont le vestibule. C'est un lieu de lumière, de rafraîchissement et de paix, où les Justes qui ont passé sur la terre attendent dans une pleine certitude la béatitude éternelle.

Quelle glorieuse multitude ! Tous les patriarches, tous les prophètes, tous les martyrs de la justice, tous les grands rois d'Israël, tous les héros, tous les saints qui ont précédé sur la terre le Saint des saints lui-même, c'est avec toutes ces âmes sublimes que Joseph va vivre en attendant la Résurrection et l'Ascension de son fils adoptif.

Quel bonheur ! Porter à tous ces saints la bonne nouvelle de la prochaine rédemption ! Il va pouvoir leur dire : « Votre Sauveur est sur la terre, je l'ai vu, je l'ai entendu, je l'ai porté dans mes bras, il a travaillé avec moi. Il est maintenant dans tout l'éclat de sa divine jeunesse... Si vous saviez comme il est gracieux et bon et puissant ! David, tu le disais bien, il est le plus beau des enfants des hommes. Jérémie, c'est lui que tu figurais quand tu t'en allais à la mort avec la mansuétude d'un agneau. Isaïe, l'esprit de Dieu t'inspirait lorsque tu chantais sa gloire. Abel, Noé, Gédéon, Samson, vous avez été vraiment ses figures. « O Justes, réjouissez-vous ; encore quelques années, et il viendra vous apporter les prémices du salut. Et tous ensemble, avec lui, nous irons au paradis, jouir de sa gloire dans les extases éternelles. »

Voilà, m. f., ce que sera l'avenir pour S. Joseph. Je vous demande si, en face de pareilles perspectives, il ne doit pas mourir dans une joie ineffable. Quoi d'étonnant ? Mourir avec la certitude de son salut ; mourir après avoir achevé la plus grande tâche qui ait été confiée à l'humanité ; mourir au lieu même où s'est accompli le mystère de l'Incarnation ; mourir sous le regard de celle que l'Eglise appellera sa douceur et son espérance ; mourir entre les bras de celui qui se dira et qui est en effet la résurrection et la vie ; mourir pour revivre dans une éternelle gloire et une éternelle béatitude... quelle joie triomphante !

Joseph est mort. Jésus et Marie lui rendent les derniers devoirs. Jésus lui ferme les yeux, Marie l'enveloppe dans un blanc linceul. Et aux funérailles point de faste, point de bruit, mais quel cortège !

On a vu quelquefois défiler derrière un cercueil des généraux, des princes, des rois, des hommes de science et de génie ; mais qu'est-ce que cela auprès du cortège de l'humble charpentier ? Jésus, Marie, le Verbe incarné, la Reine du ciel et de la terre, et avec eux les saintes femmes. Les anges du paradis sont invisibles, mais présents. Ils viennent honorer la dépouille mortelle de celui que la virginité leur a rendu semblable.

Vit-on jamais un mort plus majestueux et plus beau, une épouse pleurant avec de plus saintes larmes le compagnon de sa vie, un fils rendre à son père de plus religieux hommages ?

II

Que pensiez-vous, m. f., pendant que je vous racontais la mort bienheureuse de S. Joseph ? Ah ! j'en suis sûr, vous vous disiez à vous-mêmes : « Oh ! que je voudrais mourir ainsi ! *Moriatur anima mea morte justorum !* » (Num., XXIII, 10).

Vous avez mille fois raison de désirer un pareil trépas, et c'est pourquoi nous devons nous placer les yeux ouverts et le cœur ferme devant la mort pour nous y préparer.

1. Pour le plus grand nombre des hommes, la vie ressemble à un mirage ; les rêves s'y multiplient, les illusions s'y succèdent, on s'agite dans un tourbillon d'affaires, de soucis, de plaisirs ; notre vie est hachée, divisée, éparpillée. On se passionne pour les intérêts matériels, pour les choses éphémères de ce monde, et la pensée de la mort est écartée systématiquement, comme troublante et importune. En particulier, quand le cœur de l'homme est solide et son bras vigoureux, quand la vie coule à pleins bords dans ses veines, quand l'énergie de son cerveau et de ses muscles dompte toutes les résistances et se fait un jeu de toutes les difficultés, l'homme, dis-je, semble mettre la mort au défi. Il ne croit pas qu'elle puisse l'atteindre.

Et cependant, ô insensés que nous sommes, nous avons beau nous cramponner à la vie, la mort s'avance vers nous, ou plutôt c'est nous qui allons à elle. Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Le petit enfant y marche dès son berceau, enveloppé de ses langes qui, dit Tertullien, ne sont autre chose qu'un premier linceul.

La jeunesse marche vers la mort ; elle y court follement, couronnée de roses, avide de plaisirs et de jouissances.

L'homme mûr y marche gravement, mais le plus souvent sans y penser. Les affaires l'absorbent, sa fortune l'étourdit ; il croit ne travailler qu'à se faire une vie tranquille, il travaille pour la mort.

Le vieillard ne peut faire autrement que d'apercevoir ce sépulcre qu'il touche. Il essaie de reculer et de se rejeter en arrière. Efforts inutiles, il faut marcher.

Comme le légendaire Juif errant, nous sommes condamnés à ne nous reposer jamais.

Nous allons à la mort. Pensons-y bien. Le roi Louis XIII, dans les derniers jours de sa vie, s'était fait traîner jusqu'à une fenêtre de son palais d'où il pouvait apercevoir le sépulcre qui l'attendait à Saint-Denis. Il resta longtemps absorbé dans un silence morne, puis découvrant avec lenteur son bras affreusement amaigri, il se prit à le considérer. Un de ses familiers, M. de Pontis, était là. « Tiens, Pontis, dit-il brusquement, voilà la main qui a tenu le sceptre, voilà le bras d'un roi de France ; ne dirait-on pas la main et le bras d'un mort ? »

Faisons comme Louis XIII et disons-nous : « Un jour je serai couché dans l'humiliation et dans l'impuissance ; ma tête s'appesantira, mon esprit se voilera, mes pieds chancelleront, mes bras défailleront, et bientôt ce sera fini. Mon cœur cessera de battre ; aujourd'hui je le sens, là, sous ma main, je ne le sentirai plus. Mon souffle, ce bon air qui m'apporte la vie, il s'exhalera pour toujours. Je ne serai plus qu'un cadavre qu'on emportera au plus vite et au plus loin, comme un objet d'horreur et de dégoût. » Mettez-vous, m. f., en face de ces réalités, et vous comprendrez le mot de l'Ecriture : « Vanité des vanités... sauf craindre Dieu et observer ses commandements. » (Eccl., XII, 8-13).

2. Plaçons-nous devant la mort, oui, mais pour nous y préparer.

Il y a trois manières de mourir : En *révolté*, le blasphème aux lèvres et la rage dans le cœur, comme ce Julien l'Apostat qui, blessé à mort dans une bataille, recueillit dans sa main le sang qui coulait de sa plaie, et, le lançant vers le ciel, s'écria : « Tu as vaincu, Galiléen ! » En *lâche*, les yeux fermés, comme ce grand oiseau du désert qui, sentant venir la mort, fuit à tire d'aile et, atteint enfin, cache sa tête et attend dans une posture ignominieuse le coup qui doit l'achever. En *homme* et en *chrétien*, comme le soldat français qui, tombé au pouvoir de l'ennemi et condamné à être fusillé, dit à ceux qui voulaient lui bander les yeux : « Oh ! non, il y a quarante ans que je regarde la mort en face. Je ne la crains pas. »

Voilà bien la formule des dispositions que nous devons éprouver en pensant à la mort : la regarder en face longtemps à l'avance, c'est-à-dire nous y préparer pour ne pas la craindre.

Nous préparer à la mort, c'est traiter la vie sérieusement, c'est se tenir en état d'affronter toujours le regard scrutateur de Dieu, c'est pouvoir présenter à tout instant sa vie au souverain Juge des vivants et des morts. Le condamné marchant à l'échafaud, à moins qu'il ne soit fou, ne folâtre pas. Il songe à son éternité et consacre à la préparer les derniers instants qui lui restent. Nous ressemblons à ce condamné. L'exécution est plus ou moins proche. Avez-vous encore cent mille pas à faire, en avez-vous seulement mille ou cent ?... Peut-être, comme David, n'en êtes-vous séparés que par un pas... Tenez-vous prêts.

Et puis, m. f., quand l'appel de Dieu se fera entendre, quand tout doucement, avec des précautions infinies, on nous fera comprendre qu'il est temps de songer à mettre ordre aux affaires de notre conscience, acceptons librement, volontairement, la mort, avec l'aide des sacrements que l'Eglise mettra à notre disposition.

Quand donc reverra-t-on les belles et attendrissantes scènes qui, presque toujours autrefois, faisaient si majestueux et si doux le départ des chrétiens pour la patrie éternelle ? Parents, amis, serviteurs, étaient convoqués à la touchante scène des derniers sacrements, car il fallait que rien ne manquât à la solennité de leur départ pour l'éternité.

Ils n'attendaient pas qu'on fît le siège de leur lit funèbre par des avertissements timides, mais, l'oreille attentive aux pas de la mort, ils mesuraient ses approches et, justes ou pécheurs, rassurés ou tremblants, ils savaient dire à ceux qui les entouraient : « Il est temps. »

Le prêtre venait, revêtu des insignes de son sacerdoce, réciter des prières empreintes d'une invincible espérance, présenter aux lèvres du malade, pour le soutien de son âme défaillante, le crucifix de famille qui avait reçu le dernier soupir des aïeux, répandre sur ses sens profanés peut-être l'huile sanctifiée par les bénédictions de l'Eglise, l'huile douce, onctueuse, qui le purifiait des derniers restes de ses fautes.

Il y avait sans doute des larmes versées, mais on se consolait en voyant le sourire presque céleste du moribond, en entendant ses lèvres murmurer l'*In manus*, en entendant l'Eglise lui dire : « Pars, âme chrétienne ; sors de ce monde au nom du Père qui t'a créé, du Fils qui a souffert pour toi, du Saint-Esprit dont tu as reçu l'effusion, au nom des anges et des archanges, des patriarches et des prophètes, des saints et des saintes de Dieu. »

Oh ! alors, la mort n'était pas un spectre funèbre : c'était l'ange de l'espérance qui ravissait l'âme entre ses bras pour la porter au ciel.

Que ce soit là, m. f., votre mort et la mienne.

* *

O Jésus, présent dans ce tabernacle, vous devant qui, un jour, bientôt peut-être, nous paraîtrons pour être jugés, laissez-moi vous adresser, au nom de cette immense assemblée, cette prière qu'une sainte âme vous adressait souvent pour obtenir la grâce d'une sainte mort :

« Quand mes yeux troublés et obscurcis des approches de la mort porteront leurs regards tristes vers vous, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand mes lèvres froides, livides et tremblantes, prononceront pour la dernière fois votre adorable nom, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand mes joues pâles et enfoncées inspireront aux assistants la compassion, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand mes oreilles prêtes à se fermer pour toujours aux discours des hommes, trembleront d'entendre à tout moment votre voix prête à prononcer l'arrêt qui fixera mon sort pour l'éternité, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand mes parents et mes amis, assemblés autour de moi, s'attendriront sur mon état et vous invoqueront pour moi, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand je verserai les dernières larmes, afin que ces larmes sanctifiées par la pénitence me fassent expirer comme une victime de cette vertu, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand les derniers soupirs de mon cœur, avant-coureurs de ma mort, presseront mon âme de sortir de mon corps, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi, et acceptez-les comme une sainte impatience d'aller à vous et de vous obéir.

« Quand mon âme, sur le bord de mes lèvres, sortira pour jamais de ce monde et laissera mon corps pâle, glacé et sans vie, acceptez la destruction de mon être comme un hommage que je veux rendre à votre Majesté. Miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Enfin, quand mon âme paraîtra devant vous seul, et qu'elle verra pour la première fois l'éclat de votre sainteté, ne la rejetez pas de devant votre face adorable... miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi. » Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XVIII

3e Dimanche de Carême

L'EMPRISE DU DÉMON

« En ce temps-là, nous rapporte S. Luc dans l'évangile d'aujourd'hui, Jésus chassait un démon

qui rendait muet celui qu'il tenait en sa possession. » S. Marc ajoute encore un détail : il nous dit que ce possédé, de plus, était sourd. Ce sont en effet les deux plus pernicieux effets que produit le démon dans l'âme de ceux qu'il tient captifs par le péché : il leur ferme la bouche à tous les bons discours, et les oreilles à tous les avertissements intérieurs ou extérieurs qu'ils pourraient recevoir soit de Dieu soit des hommes. Réfléchissons donc sur le sort malheureux de ceux qui s'abandonnent à son emprise.

I

Voyez les propos que tiennent les pécheurs : alors qu'ils se laissent très facilement aller à des conversations frivoles ou utiles à leurs intérêts matériels, ils deviennent soudain muets quand il s'agit de Dieu ou de sujets religieux. Ils admettront sans peine des fables ou de vaines superstitions, mais bien que les cieux racontent la gloire de Dieu, que toute la création proclame sa puissance et sa sagesse, ils se refusent à avouer son existence, à prononcer un mot d'adoration ou de prière. Vient-on à parler de Dieu en leur présence : ils sont gênés comme si ce nom béni leur était importun. Les exhorte-t-on à changer de vie, leur adresse-t-on quelque reproche : ils refusent de prêter l'oreille et agissent comme s'ils n'avaient rien entendu. Ils ont beau recevoir les inspirations du ciel, leur conscience a beau éprouver des remords, ils sont insensibles.

Il est un autre point sur lequel le démon essaie de nous rendre muets : si nous avons par malheur commis quelque péché grave, il exagère la honte que nous en procurera la confession, il nous cache l'indulgence du prêtre qui connaît la faiblesse humaine par sa propre expérience et celle des autres, et il nous représente que nous allons déchoir dans l'estime de notre confesseur qui jusqu'alors nous avait regardés comme des âmes fidèles au service de Dieu. Quelle est alors la joie de l'enfer si par une fausse honte nous taisons notre péché et profanons par un sacrilège le sacrement de pénitence !

Examinons-nous, m. f., sur ce point. Peut-être n'avons-nous pas fait de mauvaises confessions et ne sommes-nous pas du nombre de ces pécheurs qui refusent d'adorer Dieu. Mais presque sûrement il y a en nous un certain respect humain qui nous ferme parfois la bouche quand il faut parler de Dieu ou de sujets édifiants. Combien voit-on de chrétiens qui, sortis de l'église, parlent et agissent comme ceux qui ne croient pas !

II

La fin de l'évangile nous montre la triste condition de ceux qui retombent dans leurs fautes passées.

« Lorsque l'esprit impur, dit Notre-Seigneur, est sorti de l'homme, il erre dans les lieux arides, cherchant du repos ; n'en trouvant pas, il dit : Je retournerai dans la demeure d'où je suis sorti. Quand il revient, il la trouve nettoyée et parée. Alors il va chercher sept autres esprits plus mauvais que lui, ils entrent et habitent là. Et le sort de cet homme devient pire qu'auparavant. »

Le démon qui habitait dans l'âme pécheresse a été chassé par le sacrement de pénitence, mais il ne peut se résigner à la défaite : il multiplie ses attaques et ses tentations, et au besoin il appelle d'autres démons à son secours. C'est un grand malheur pour l'âme lorsqu'elle y cède, car elle rend pour elle-même la conversion bien plus difficile. Si, pour se convertir, il faut une grâce particulière de Dieu, il faut en conclure que ce qui détourne Dieu de nous donner sa grâce, éloigne aussi de nous la justification. Or cela se réalise dans le péché de rechute. Que dirions-nous, si un de nos semblables, nous ayant offensés et ayant obtenu de nous son pardon à force de supplications et de promesses, recommençait aussitôt à nous injurier et à nous calomnier ? N'en ressentirions-nous pas une vive irritation ? N'estimerions-nous pas cet homme indigne de pitié ? Or l'offense que la créature fait à Dieu est infiniment plus grave que celle d'un homme envers un autre. Il est donc à craindre que l'ingratitude que constitue le péché de rechute ne finisse par lasser la patience de Dieu et le porter à se détourner de celui qui s'en rend coupable.

La rechute forme aussi une habitude. A force de tomber, il n'y a plus aucun effort pour le bien, notre cœur devient sourd aux inspirations de la grâce, se familiarise avec le péché et le commet sans scrupule. Cette sensibilité qui restait encore pour les vérités éternelles s'évanouit, les inquiétudes de la conscience se calment, c'est l'état fixe et tranquille du mal. Dans ces conditions, quel espoir de salut une âme peut-elle garder ? Elle a, pour ainsi dire, mis le sceau à sa réprobation.

Sans doute, ce serait une grave erreur de mettre des bornes à la miséricorde de Dieu. Tant que nous vivons, nous pouvons espérer notre pardon, fût-ce, comme le bon larron, au moment de la mort. Mais cela demande des grâces extraordinaires sur lesquelles on ne peut sans témérité se baser pour commettre le péché à sa guise. Dieu s'est fixé des lois selon lesquelles il a coutume d'agir et les prêtres qui ont une longue expérience du saint ministère disent que, le plus souvent, la mort correspond à la vie qu'on a menée. Le péché est la maladie de l'âme. Au cours d'une première maladie, on trouve des ressources dans la vigueur de l'âge ou du tempérament. Une rechute, lorsqu'on n'est pas encore complètement remis, est bien plus sérieuse et inspire les plus graves inquiétudes. Il n'en va pas autrement de l'âme.

Demandons à Notre-Seigneur, par l'intercession de Marie, dont l'évangile d'aujourd'hui nous rapporte l'éloge, de nous préserver du péché. Nous devons y joindre la mortification, mais que cette pensée ne nous effraie pas, car les plaisirs, soit défendus, soit même permis, dont nous nous priverons, obtiendront une compensation qui surpasse toute appréciation. C'est Jésus qui nous en donne l'assurance : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent. » Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXXIX

LA VRAIE CONTRITION

Un des actes les plus graves de la vie chrétienne, et qui lui donne plus ou moins de valeur surnaturelle d'après la manière dont on s'en acquitte, c'est la confession. Or, ce qui fait la bonté d'une confession, c'est avant tout la contrition.

I

Le premier mouvement de la contrition consiste à détester le péché commis. Pour cela, quelques prières récitées ou lues dans un livre avec indifférence ne suffisent pas, et ce serait une illusion de croire que Dieu puisse nous pardonner sans un vrai sentiment de haine à l'égard de nos fautes. Lorsqu'il n'y a qu'une apparence trompeuse de repentir, la plaie reste toujours dans l'âme. On a jeté sur le feu, si vous le voulez, quelques cendres pour le couvrir, mais il n'en demeure pas moins ardent ; à la première occasion, on revient à ses anciennes faiblesses.

Sans doute, éloignons ici toute inquiétude scrupuleuse ; encore faut-il être moralement certain que l'on se trouve dans l'état requis par Dieu pour obtenir son pardon, c'est-à-dire qu'en nous inclinant sous les paroles sacramentelles de la miséricorde, nous devons avoir pour nos péchés le regret et le repentir que doivent exciter tant de misères et de laideurs.

En vain auriez-vous accusé avec exactitude les

fautes que vous avez commises, si vous n'êtes pas dans ces dispositions, le catéchisme lui-même nous l'enseigne, aucun pardon ne vous est accordé. N'eussiez-vous que ce repentir imparfait causé par la crainte de l'enfer avec un commencement d'amour de Dieu, cela suffit ; pour tant de miséricorde dont il couvre nos ingratitudes, Dieu n'en demande pas davantage.

Si vous êtes réellement contrites, vous direz, et dans toute l'amertume de votre cœur : « Seigneur, combien j'ai regret de vous avoir offensé ! J'éprouve de mon péché une douleur profonde ; entre mon péché et moi il y a une séparation complète. »

II

Le second acte de notre volonté, inspiré par une bonne contrition, est le ferme propos de ne plus pécher. Il y a une expression qui peint admirablement l'état d'un pénitent : il apporte à Dieu un « cœur nouveau, » c'est-à-dire un cœur tourné vers lui, transformé, humilié et contrit, tout épris d'une ferme et généreuse résolution de ne plus pécher, et se disant : « J'ai eu tort de faire cela. Je ne le ferai plus ; c'est fini. » C'est l'offrande que David faisait au Seigneur pour fléchir son courroux et mériter sa miséricorde. Marie-Madeleine n'en avait pas d'autre quand elle se prosternait aux pieds du Sauveur pour y répandre ses parfums et ses larmes, pour y déposer le témoignage d'un amour parfait.

Pour en venir immédiatement à la pratique, vous supprimerez d'abord ce qui est pour vous l'occasion du péché : ces spectacles dont le but est de troubler l'imagination et le cœur, ces assemblées où règne l'esprit de désordre, ces lectures où votre curiosité est si souvent punie. Ce n'est pas toujours une marque absolue de contrition de dire : « Je ne me livrerai plus à tel amusement dangereux, je ne lirai plus tel livre, tel feuilleton. » Mais si, au lieu de s'en tenir à de belles paroles, on met la main à l'œuvre et l'on dit : « Je me suis réconcilié, ce que j'avais pris je l'ai rendu, j'ai brûlé ce roman, je ne reçois plus ce journal illustré, » notre ferme propos est indiscutable.

En dehors de la fuite des occasions, il y a place aussi pour une sérieuse réforme de nous-mêmes. L'ennemi du dehors trouve trop de complices en nous et les objets indifférents eux-mêmes peuvent devenir, à cause de notre corruption, une pierre d'achoppement. Nos bons désirs trouveront donc un utile complément dans une vigilance plus grande sur nous-mêmes et une sage mortification.

* *

Chaque fois que vous vous confessez, faites d'abord une revue sérieuse et diligente de votre vie. Puis demandez à Dieu la contrition avant de vous présenter au saint Tribunal. Aimez à lui dire : « Mon Dieu, vous êtes la pureté et la sainteté mêmes ; c'est à vous seul de les donner quand on ne les a pas, c'est à vous seul de les rendre quand on les a perdues ; accordez-moi l'esprit d'une vraie pénitence. »

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

18

Les semailles

Notre prédicateur de ce soir prêche surtout au printemps : c'est un travail que font les jardiniers, les cultivateurs. A quoi doivent nous faire songer les semailles : c'est ce que nous allons considérer.

I. — Le temps des semailles

« *Jeunes gens, c'est à vous d'abord que nous nous adressons : vous aussi vous êtes des semeurs et vous semez pour la vie tout entière.* »

Toute la vie est une semence d'éternité. Tous, vieillards, hommes mûrs, jeunes gens, enfants, nous semons à chaque instant pour le ciel ou pour l'enfer et nous récolterons après notre mort selon que nous aurons semé.

Mais la jeunesse est plus particulièrement le temps des semailles, parce qu'elle est une semence non seulement pour l'éternité, mais aussi pour l'âge mûr et la vieillesse. Souvent c'est la jeunesse qui décide de tout. Je dis « souvent, » parce qu'on peut encore se convertir et devenir un saint après une mauvaise jeunesse, comme on le voit par une sainte Madeleine, un S. Paul et tant d'autres. Mais la règle ordinaire, c'est que, pour devenir un saint, il faut commencer de bonne heure.

C'est en effet pendant la jeunesse qu'on prend les idées, les manières de voir qui orienteront la vie du côté du bien ou du mal ; c'est alors que se contractent les habitudes qui sont comme une seconde nature dont on ne peut se défaire. Nous vivons surtout d'habitudes.

Enfin, comme c'est Dieu qui est le maître des destinées, souvent il traite l'homme dans l'âge mûr et dans la vieillesse selon qu'il l'a mérité dans sa jeunesse. C'est pourquoi on peut dire que c'est dans la jeunesse qu'on attire sur soi, pour la vie entière, la bénédiction ou la malédiction de Dieu, surtout par la conduite que l'on tient envers ses parents.

II. — Faire de bonnes semailles

« *On récolte ce qu'on a semé : si vous voulez faire une bonne récolte, faites de bonnes semailles.* »

Si on sème des épines, on ne récolte pas des raisins. « *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent.* Parce qu'ils sèment le vent, ils récolteront la tempête. » (Osée, VIII, 7).

Ordinairement le temps des semailles est pénible. On sort de l'hiver, les frimas n'ont pas encore disparu entièrement. Voilà pourquoi le Psalmiste chante : « *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Ils s'en allaient, jetant leurs semences, en pleurant. » (Ps. CXXV, 6). Mais si l'on a fait de bonnes semailles, c'est avec allégresse qu'on emporte sa récolte dans ses greniers, quand vient la moisson.

Semer, c'est sacrifier, c'est jeter en terre toute une provision de graines dont on aurait pu se nourrir. De même, dans la jeunesse, pour n'acquérir que des idées droites, ne contracter que de bonnes habitudes et attirer sur soi la bénédiction de Dieu, il faut se renoncer soi-même, se vaincre, se priver des mauvaises satisfactions que la nature corrompue demande, et porter la croix à la suite de N.-S. Jésus-Christ. Mais on se procure par là un bel avenir ici-bas : l'honneur, la joie, la paix de la conscience, et non seulement le courage et la résignation, mais même la satisfaction et la joie dans la souffrance. On a dès cette vie un avant-goût du ciel, parce qu'on vit dans la lumière, l'espérance et l'amour, et pour l'éternité on se prépare un bonheur sans mesure : le bonheur de Dieu lui-même.

Souvent, au contraire, pour vouloir dans la jeunesse se procurer quelques plaisirs honteux, quelques satisfactions coupables, on se ménage pour l'avenir la honte, le mépris, le trouble continuel de la conscience, l'égarement de toute une vie, des maux sans consolation et sans espérance. En cette vie, au lieu d'avoir les satisfactions du cœur, on aura l'agitation de toutes les passions et de tous les mauvais sentiments. Et pour l'autre que récoltera-t-on par là ? Une éternité de haine, de désespoir et de souffrance dans l'enfer.

Il est vrai que quelquefois, au dernier moment, par une grâce infinie de la miséricorde de Dieu, on pourra, si on a fait de mauvaises semailles durant toute sa vie, semer du moins le repentir qui ouvrira la porte du ciel ; mais on n'en aura pas moins gaspillé un temps qui aurait pu accumuler une se-

mence de gloire et de bonheur pour l'éternité. De plus, combien y en a-t-il qui ont cette grâce du repentir au dernier moment ? Il est beaucoup plus sûr, plus doux, plus avantageux, de s'y prendre plus tôt.

III. — La bonne semence

« *Pour faire de bonnes semailles, il faut confier à la terre de bonnes semences : Jésus lui-même nous apprend que la bonne semence est sa divine parole :* « Semen est verbum Dei. » (Luc, VIII, 11).

La vie surnaturelle étant une participation à la vie de Dieu, c'est-à-dire à sa connaissance et à son amour par le Verbe et le St-Esprit, c'est Dieu seul qui est le semeur de cette vie, car c'est lui seul qui possède les vérités divines, et ce sont ces vérités, morcelées, rapetissées et enveloppées sous l'écorce de la parole humaine, qui sont le germe de la vie parfaite.

Dieu a envoyé son Fils qui est son Verbe, sa parole, nous enseigner ces vérités mises ainsi à notre portée : « *Deus... locutus est nobis in Filio* » (Hébr., I, 2), et c'est par la foi que cette semence est reçue dans notre âme.

Comment y est-elle jetée ? Dieu peut la communiquer directement par lui-même, au moyen de lumières, d'inspirations intérieures, comme il le fit pour sa Mère, pour S. Jean-Baptiste, qui eurent la science infuse, et pour S. Paul au moment de sa conversion, comme il le fait encore pour les saints à qui il révèle ses sublimes secrets.

Mais le moyen ordinaire employé par Dieu, c'est l'enseignement de l'Eglise qui conserve les grains de la divine semence dans l'Ecriture Sainte et la Tradition.

Les canaux en sont : 1° la *lecture* des Livres inspirés, en particulier du S. Evangile expliqué et commenté par les Pères et les Docteurs ; c'est une source intarissable où tous peuvent puiser.

2° La *prédication*. Ce sont les Apôtres et leurs successeurs, les évêques et les prêtres, qui ont été chargés de vous transmettre cette divine parole : « *Euntes docete.* » C'est le Christ qui vous parle par leur bouche. Etes-vous assez empressés pour les entendre ?

3° Les *saints* qui l'ont reçue, enseignée et pratiquée. La lecture de la vie des saints et de leurs écrits est très utile pour vous aider à devenir vous-mêmes des saints.

4° Vos *parents*, vos *amis*, qui ont l'esprit chrétien et qui, dans leurs conversations, vous communiquent les vérités de la foi ou qui vous les montrent mises en pratique dans leur conduite. Notre vie doit être une lumière pour les autres. « *Sic luceat lux vestra coram hominibus...* » (Math., V, 16).

IV. — Eloigner les semeurs de zizanie

« *S'il y a de bons semeurs, il y en a aussi de bien mauvais qui sèment la zizanie dans les âmes. Il faut, si c'est possible, les éloigner : ils sont nombreux.* »

1. *Le démon*. C'est lui qui est le plus mauvais semeur : il est le prince des ténèbres, le père du mensonge qu'il cherche à répandre dans les âmes.

2. *Les auxiliaires du démon*. Après le démon, c'est le monde avec ses fausses maximes ; ce sont surtout, dans le monde, les incroyants, les impies, les libertins, par leurs conversations ; quelquefois c'est le mauvais milieu où l'on vit et où l'on respire un air empoisonné d'erreur.

3. Surtout *la mauvaise presse*. Le grand moyen dont se servent aujourd'hui le démon et le monde pour répandre leur mauvaise semence, c'est la *presse :* les journaux, les romans, les feuilletons qui, répandus par millions chaque jour, jettent non pas des semences de vie, mais des semences de mort dans le champ des âmes. Nous sommes maintenant au milieu d'un tourbillon de mauvaises semences qui peuvent s'insinuer en nous par tous nos sens. Tenons bien fermées les portes de notre âme et si quelques germes de la mauvaise semence y paraissent, hâtons-nous de les arracher.

19

Le feu

Le prédicateur de ce soir nous est bien agréable quand au dehors il gèle ou que la tempête fait rage ; de plus, toute l'année il nous est bien utile : il s'agit du feu.

I. — Le feu sacré

« *Avant tout je dois te rappeler la belle parole de Jésus : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il soit allumé dans les cœurs ?* Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ? » (Luc, XII, 49).

Le feu matériel que Dieu nous a donné nous rend déjà bien des services, mais il n'est qu'une faible image de cet autre feu qui est *l'amour divin*. En Dieu cet amour est Dieu lui-même : « *Deus charitas est* » (I Jo., IV, 8), et il est plus particulièrement une Personne divine : le St-Esprit. En dehors de Dieu, cet amour est une vertu par laquelle Dieu rend sa créature semblable à lui et la fait devenir, comme lui, tout amour : « *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit.* » (Jo., XVII, 26).

Devenir amour, devenir feu, voilà le but vers lequel doit tendre toute la vie chrétienne, puisque c'est pour cela que le Fils de Dieu est venu sur la terre. C'est la seule chose nécessaire pour nous ; c'est notre bonheur pour cette vie et pour l'autre ; c'est pour nous la seule véritable richesse, car c'est cet amour qui donne un prix infini à toutes nos actions, à toutes nos peines ; c'est cet amour qui nous rend féconds en bonnes œuvres, qui fait de nous dans l'Eglise des flambeaux, des foyers pour nos frères. C'est cet amour qui embellit notre âme d'une beauté toute céleste, fait d'elle le temple de la divinité et de nous les enfants de Dieu et les héritiers du ciel.

Cet amour est la vertu que célébrait S. Paul quand il disait que sans elle tout le reste n'est rien : « *Si caritatem non habuero, nihil sum* » (I Cor., XIII, 2), qu'avec elle on ne craint rien et qu'on est plus fort que la mort.

Cet amour est vraiment un feu, puisqu'il consume en nous le vieil homme, puisqu'il nous remplit d'ardeur et nous enflamme, puisque c'est le nom que lui donne Jésus, puisque chez plusieurs saints il a brûlé leurs habits sur leur poitrine, puisque, comme le feu, il se propage et communique au loin l'incendie.

Comment allumer et attiser ce feu en nous ? 1° En connaissant mieux le bon Dieu, son amour, ses innombrables bienfaits ; 2° En désirant ardemment l'aimer de plus en plus ; 3° En demandant sans cesse cette grâce à Dieu dans nos prières ; 4° En multipliant les actes d'amour comme ceux-ci : mon Dieu, je vous aime ; mon Dieu, je fais ceci par amour ; mon Dieu, j'accepte cet ennui, cette peine. C'est en forgeant qu'on devient forgeron ; c'est en aimant qu'on apprend à aimer mieux ; 5° En mettant souvent notre cœur si froid près du cœur tout embrasé de Jésus, par la visite au St-Sacrement, et mieux encore par la communion spirituelle et sacramentelle ; 6° En détruisant de plus en plus en nous les obstacles à cet amour, par le détachement de tout et surtout par le renoncement à nous-mêmes, car l'amour-propre est le grand adversaire de l'amour de Dieu.